

QUARTIER
Latin

Rédacteur en chef : MARCEL THÉORET

PHARMACIE MODÈLE 1942

S O U R I O N S

LES fêtes organisées à l'occasion du 3ième centenaire de la fondation de Ville-Marie doivent être pour chacun de nous autant de rappels, autant d'invitations à une vie plus française et plus intensément chrétienne.

La Vie Universitaire

LE SENS DES MOTS

M. Churchill est arrivé à Londres... Trois soupers, un tiret, un point d'exclamation. Enfin! Il est sain et sauf. A Downing Street, on l'a acclamé avec raison de son beau et grand voyage, si efficace, pour "l'Empire britannique" toujours... De fait, partout tous ses discours des deux côtés de l'Atlantique sont adressés à "the British Empire". Le terme "Commonwealth" ne serait-il donc qu'un agréable jeu de mots pour tempés de paix, mais accusant un lien moral trop ténu, à son sens, pour temps de guerre?

Nul doute que bien des oreilles canadiennes en sont quelque peu offusquées. En théorie, pour ce qui regarde le Canada, il n'y a pas d'Empire britannique. Vis-à-vis Gibraltar, Hong Kong, ou les Indes ou la Birmanie, dont le Premier ministre vient d'être arrêté, M. Churchill pouvait parler d'Empire britannique; non pas pour le Canada, l'Australie et la Nouvelle-Zélande, depuis le Statut de Westminster.

Il nous fait extrêmement plaisir de voir l'organe officiel de l'Université du Manitoba: "The Manitoban", exercer M. Churchill au sens des mots. Voici ce qu'il nous dit, dictionnaire en main:

"Please Mr. Churchill!... Look up the term "Empire" in any good dictionary. The one we have at hand defines empire as a "region ruled over by an emperor or sovereign." That certainly does not apply to Canada; there is no emperor who rules over us. It is true that we, along with the other dominions and Great Britain, have a common sovereign, King George VI, but the crown as represented by the King of Canada has powers quite distinct from those of the crown as represented by the King of Great Britain or the King of Australia.

Rather Canada, Newfoundland, Australia, New Zealand, the Union of South Africa, the Irish Free State, and Great Britain and Northern Ireland, in theory at least, are equal partners in the British Commonwealth of Nations, which is symbolic of a slightly more advanced conception of Empire. The best example of the theory that these nations are equal partners is the Irish Free State, which today remains neutral in a war in which the other six members of the Commonwealth are engaged.

In actual practice the British Empire or the British Commonwealth of Nations mean and represent the same thing. This, however, is not the fault of the statesmen who formed the Statute of Westminster but is due to the failure of the people of the seven members of the Commonwealth and the rest of the world at large to understand what is meant by the conception of Empire as implied in the term Commonwealth.

Still, Mr. Churchill, while on this side of the Atlantic at least, could have honored Canada by use of the term Commonwealth instead of Empire. If Mr. Churchill believed Canadians would rather have him say "British Empire" than "British Commonwealth of Nations," we think he has misjudged the Canadian people. To most intelligent Canadians, Empire stands for domination by London, something which most of us despise. We would rather have Mr. Churchill refer to the Commonwealth, even though, for the moment, perhaps the domination still exists under that term. Frequent use of the term Commonwealth gives us something at which we can aim."

Evidemment, sous le terme "Commonwealth" subsiste encore quelque chose dont nous ne sommes pas maîtres. Le Statut de Westminster ne visa peut-être qu'à passer le baume sur les susceptibilités grandissantes de certains politiques du temps, dont le très méritant Ernest Lapointe. En fait, tout le monde sait que le cœur de l'Empire est dans la flotte anglaise. Et si le 11 décembre 1931, Londres nous accordait le Statut de Westminster, une convention préalable du 10 décembre 1931, donc de quelques heures avant seulement, engageait les "Dominions" à reproduire dans leur législation désormais "autonome"... la législation britannique, en matière de marine marchande. Pour nous, c'est cela l'humour anglais.

Gérard ALLY

CONCOURS DE PHOTOGRAPHIE

A cause de circonstances que nous voulons croire incontrôlables, notre concours de photographie n'aura pas lieu. Que chacun des concurrents se rassure: nous leur retournerons immédiatement leurs photos. Nous les remercions de leur collaboration et espérons qu'à un autre moment il nous sera possible d'en profiter. Cependant, que l'on ne s'inquiète pas: le Quartier latin apportera sa part à la célébration du 3ème centenaire de notre ville.

LE QUARTIER LATIN

S. V. P.

Si j'avais mis en gros titre ce dont je veux vous parler vous auriez peut-être passé par-dessus. Je veux vous parler de la Saint-Vincent de Paul. Maintenant que vous avez commencé allez jusqu'à la fin, c'est très important.

D'abord un rapport financier du trésorier Bernard Laramée.

RECETTES: a) Quêtes par faculté:

Médecine.....	\$ 24.64
Droit.....	29.15
H.E.C.....	77.22
Poly.....	58.47
Art Dentaire.....	11.40
Beaux-Arts.....	15.02
Optom.....	
Sciences.....	
Pharmacie.....	

Total..... \$215.90 \$215.90

b) Dons particuliers..... 130.00

Total..... \$345.90

DÉPENSES: Nourriture..... \$317.50

Solde \$ 28.40

\$345.90

Je ne comprends pas grand-chose aux chiffres... Je ne savais même pas ce que voulait dire solde. Je sais maintenant que c'est tout ce qui nous reste pour nos pauvres.

Je ne comprends pas grand-chose aux chiffres... mais il me semble que ces chiffres signifient quelque chose. Que nous avons eu des recettes, que nous avons eu des dépenses. Aucun frais d'organisation, pas de salaires ou de dépenses "diverses", une seule dépense: NOURRITURE. Rien n'a été inutile, rien n'a coulé par nous ou par les pauvres, seuls l'épicier ou le boucher ont touché de l'argent. Ce qui veut dire que nous avons soutenu 8 familles durant un semestre et qu'en doublant le "bon" de Noël nous avons permis à ces gens de se payer un gueuleton dans le temps des fêtes.

Saisissez-vous bien? Nous avons permis à des gens de manger, nous leur avons permis de vivre. Avez-vous déjà passé une journée sans manger? On a toujours, étudiant, un 25 sous dans sa poche, si on n'en a pas on emprunte. Eux ne peuvent emprunter car ils sont insolubles. Alors? Ils crèvent de misère! J'ai vu déjà un enfant rachitique, aveugle et muet qui est mort de sa misère, faute de soins coûteux, de fruits et de soleil. Mais je vais vous en parler davantage.

Un matin, au sortir du laboratoire, j'avais demandé à un des mes confrères, qui n'appartenait pas à la Société de S.-Vincent de Paul, de m'accompagner chez une famille pauvre. Le père, la mère et cet enfant demeuraient dans une chambre, rue Demontigny, à l'ouest de S.-Denis — avez-vous seulement déjà passé par là? — La femme cousait de petites robes pour un commerçant de la rue S.-Laurent. L'enfant gisait dans un berceau qui avait bien l'air d'un cercueil. De temps à autre, quand il "rechignait" trop elle l'apportait sur sa machine et lui plaçait la lampe juste au-dessus des yeux. L'enfant souriait, tentait de saisir la lueur ne voyant pas la réalité. Nous causâmes avec elle une demi-heure... Mon compagnon ne put se décider à sortir de là sans lui donner sur le seuil 25 sous. Il avait vu une pauvresse et son petit... L'enfant est mort depuis sans avoir vu d'autre soleil que celui d'un moulin à coudre.

Et voilà que maintenant nous refuserions la nourriture à nos pauvres? Les quêtes ne nous permettent plus que de nourrir 4 familles sur 8 que nous nourrissions tous les ans. Les étudiants de l'Université de Montréal, les nombreux étudiants de l'Université de Montréal ne peuvent nourrir plus de 4 familles. Allons les amis, ce serait honteux!

La charité s.v.p. Faites une quête dans votre classe toutes les semaines. Donnez à manger aux pauvres. Ne laissez pas aller des gens qui se faient à vous pour vivre. Des facultés comme H.E.C., Polytechnique, donnent beaucoup. Alors les autres, est-ce parce que vous n'étudiez pas les sciences sociales que vous ne comprenez pas la nécessité de la charité? Les pauvres existent de par la volonté de Dieu afin qu'il y ait des occasions pour les riches de pratiquer l'amour. Je vous livre en terminant cette prière, idéal de christianisme: "... Vous qui avez suscité à votre Eglise, en la personne du bienheureux Vincent de Paul un apôtre de votre brûlante charité, répandez la même ardeur charitable sur vos serveurs, afin que, par amour pour vous, ils donnent de tout leur cœur aux pauvres ce qu'ils possèdent et finissent par se donner eux-mêmes."

Roger R. LEMIEUX

VOEUX DE PROMPT RETABLISSEMENT

A la dernière partie de hockey à laquelle a pris part le club de médecine, le président de l'Association Athlétique, le Docteur Georges-Henri Landry a été blessé à la figure par un coup de patin. Il souffre d'un traumatisme de la joue avec plaie perforante de la lèvre supérieure.

C'est avec peine que nous avons appris ce malheureux accident et le "Quartier latin" auquel a contribué maintes fois G.-H. Landry, lui offre ses meilleurs vœux de prompt rétablissement.

LA DIRECTION

CONVOCATION DU PRESIDENT DE L'A.G.E.U.M.

Le Président de l'Association Générale serait désireux de rencontrer tous les Présidents des Comités de Régie et des Associa-

tions des Elèves de toutes les Facultés le vendredi soir, 30 janvier 1942, à 8 heures, à la Maison des Etudiants.

JOURNEES PAN-LATINES

C'est aujourd'hui que s'ouvrent, au Cercle universitaire, les "Journées pan-latines de Montréal" organisées par l'Union culturelle des Latins d'Amérique, sous la présidence d'honneur de Mgr Olivier Maurault, recteur de l'Université.

Nous publions ci-dessous le programme en insistant tout particulièrement pour que les étudiants

viennent nombreux au dîner-causerie qui aura lieu samedi à 1 h. au Cercle Universitaire. M. Edmundo de Holte Costello, consul-général de Colombie à Montréal, y traitera de l'influence française en Amérique du Sud. Le prix du billet pour les étudiants, sur présentation de leur carte universitaire, est de \$1. Pour les autres personnes le prix du billet est de \$1.25.

VENDREDI, 23 JANVIER:

APRES-MIDI

- 1.30 hre Inscription des délégués.
- 2.30 hres Ouverture: Allocution du président, M. Dostaler O'Leary.
- 3.00 hres M. Raymond Tanghe: Avantage des relations culturelles entre les Canadiens Français et Ibero-Américains.
- 4.00 hres Questions et discussion.
- 4.45 hres Mme Manolita Gallagher: La Colombie, ses ressources. Questions et discussion.
- M. Meldin Green: La Revue "Pan American Businessman", aide au commerce pan-latin.

SOIRÉE

- 8.30 hres Allocution du président d'honneur: Mgr Olivier Maurault.
- 8.45 hres Rapport de Mme Yvette B. Germain, secrétaire-générale.
- 9.15 hres Film en couleurs sur le Mexique, commenté par M. Armour Landry.
- 10.30 hres Musique, chant, etc.

SAMEDI, 24 JANVIER:

MATINÉE

- 9.30 hres M. Samuel Gagné: Contacts inter-universitaires en Amérique du Sud. Questions et discussion.
- 10.15 hres Mlle Matilde Bustos: La femme sud-américaine. Questions et discussion.
- 11.00 hres M. Roger Perrault: L'Argentine, son histoire, ses ressources. Questions et discussion.

APRES-MIDI

- 1.00 hre Déjeuner-causerie. M. Edmundo de Holte Costello, consul-général de Colombie: Le français en Amérique du Sud.
- 3.00 hres M. François-Albert Angers: Avantages d'une collaboration économique avec l'Amérique du Sud. Questions et discussion.
- 4.15 hres Le Brésil. Questions et discussion.
- 5.00 hres Adoption des résolutions.

SOIRÉE

- 10.00 hres Bal latin avec l'Orchestre de Maurice Meerte (Musique latine excl.)
- 11.30 hres Souper et spectacle de danses espagnoles exécutées par Mme Gerrero.

CONCOURS ARTISTIQUE ET LITTERAIRE

DU

3e CENTENAIRE DE MONTREAL

A l'occasion du troisième centenaire de Montréal, un concours artistique et littéraire est ouvert par l'Institut Scientifique franco-canadien sur les bases suivantes:

1o—Le concours est ouvert aux jeunes gens et jeunes filles demeurant dans la province de Québec et n'ayant pas dépassé l'âge de trente ans;

2o—Ce concours comprend deux sections et a pour objet:

A) SECTION LITTERAIRE

Tout travail littéraire se rapportant aux origines de Montréal, en prose ou en vers, en français ou en anglais.

Pour la prose, il devra compter au minimum trois mille mots et au maximum quatre mille mots. Pour la poésie, la forme poétique est laissée à la discrétion de l'auteur.

B) SECTION ARTISTIQUE

Toute oeuvre d'art plastique se rapportant aux origines de Montréal.

3o—Les travaux artistiques ou littéraires devront être présentés au plus tard le 15 avril 1942 à M. Edouard MONTPETIT, secrétaire général de l'Institut Scientifique franco-canadien.

Toute oeuvre sera présentée sans nom d'auteur et accompagnée d'une enveloppe cachetée contenant les nom et prénoms, adresse et date de naissance de l'intéressé.

4o—Le jury sera juge de l'exécution des conditions du concours et appréciera la valeur respective des travaux qui lui seront soumis en vue de l'attribution des prix.

5o—Une somme de mille dollars sera mise par l'Institut Scientifique franco-canadien à la disposition du jury qui la répartira comme il suit pour chacune des deux sections:

1er prix.....	\$200
2ème prix.....	100
3ème prix.....	50
4ème prix.....	25
5ème prix.....	25
10 prix de.....	10

6o—Les oeuvres, primées ou non, resteront la propriété des auteurs qui pourront en reprendre possession après la proclamation des résultats du concours.

Toutefois, en ce qui concerne les oeuvres d'art plastique, l'Institut Scientifique franco-canadien se réserve de les exposer s'il l'estime opportun.

N.B.—Les candidats pourront obtenir communication du présent règlement, ainsi que toute indication complémentaire désirée par eux en écrivant à M. le Secrétaire du concours artistique et littéraire du troisième centenaire de Montréal, à l'Université de Montréal. Les communications par téléphone ne seront pas admises.

Le Quartier Latin

organe officiel des étudiants de l'Université de Montréal 539, rue De Montigny - H.Arbour 4511

DIRECTION

Directeur: JACQUES GENEST

Directeur adjoint: MARCEL ROBITAILLE

RÉDACTION

Rédacteur en chef: MARCEL THEORET

Secrétaire de la rédaction: GÉRARD ALLY

Rédacteurs:

ROBERT GENEST GASTON POULIOT
MAURICE BLAIS JEAN VALLERAND
MAURICE CLOUTIER ANDRÉ BACHAND
J.-P. GUILBAULT MARCEL BLAIS
GABRIEL MARCHAND ROBERT LÉVEQUE
MARCE BENOIT J.-B. BOULANGER

Pour le théâtre: CHARLES DUMAS

Pour les sports: FERNAND EGAN

ADMINISTRATION

Administrateur: ROLAND LEFRANCOIS

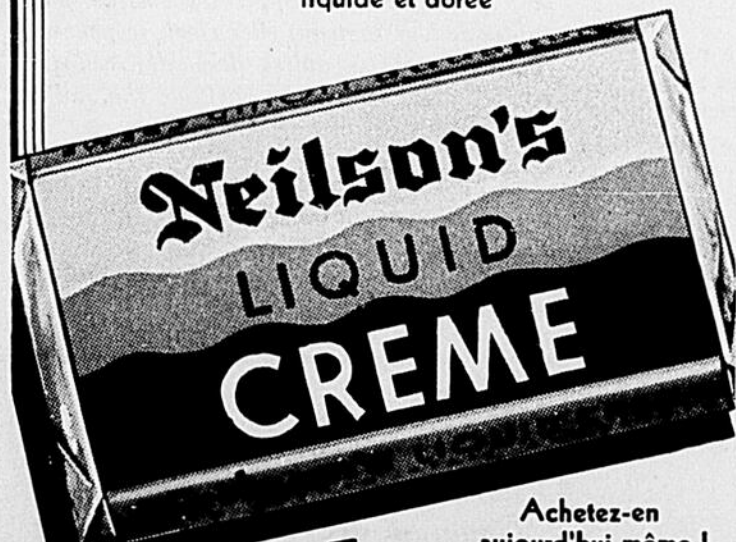
Le "Quartier Latin" n'est responsable que des seuls articles de la Direction.

IMPRIMÉ PAR

LA CIE DE PUBLICATION LA PATRIE
180 rue St-Catherine
MONTREAL

Une merveille!

8 cubes faciles à séparer... de fin chocolat genre français... chacun des cubes rempli de crème de beurre à la vanille... liquide et dorée



Achetez-en aujourd'hui même!

Neilson's

LETTE OUVERTE AUX PHARMACIENS DE DEMAIN

Chers vous,

En dernière minute, on demande à la dilettante écrivaine que je suis de rédiger un article pour les disciples de Galien. C'est m'octroyer trop d'honneur et devant mon incompétence, je suis bien prête à m'enfuir...

Cependant, la sympathie sincère que j'éprouve pour vous, étudiants en pharmacie, me pousse à accepter de noircir quelques lignes, dussé-je bafouiller et courir le risque de vous ennuyer monumentalement; — ma vanité féminine complètera-t-elle au moins deux ou trois lecteurs? — Mais je vous avertis subito presto, brève, je serai. D'ailleurs je me le dois faute de temps, de style... et surtout de crainte d'attirer sur ma tête un retentissant coup de massue qui me ferait me défier de l'art épistolaire ma vie durant: "Chat échaudé..."

Cela dit, on a osé me demander: j'ose accepter.

Puisque j'eus, avant vous, la faveur de lire, ou mieux, de goûter l'intéressant article d'un de vos dévoués professeurs, j'y puise — me le pardonnera-t-il — mon inspiration, et me fais son écho pour vous répéter d'abord ses précieuses conseils, que vous ne manquerez pas de relire et de mettre en pratique, j'en suis sûre. — En effet, l'étude de la pharmacie suppose, en plus d'une bonne formation classique, l'étude approfondie de son français et de l'anglais. Bien posséder notre langue n'est-il pas notre premier devoir de Canadiens français? Le langage, vous le savez, joue un grand rôle dans la vie d'un individu et surtout d'un professionnel. Ne suffit-il pas à donner à lui seul une idée de la culture et de l'éducation d'une personne? Quelle confiance accorderiez-vous à l'homme de science qui s'adresserait à vous dans les termes du bûcheron? ... Quant à l'anglais, je n'insiste pas: votre professeur vous en a démontré la nécessité. J'ajoute que, quoi qu'on dise, celui qui possède deux langues est supérieur à celui qui n'en possède qu'une.

M'aventurerai-je sur le terrain mouvant de l'étudiant devenu pharmacien? Même si je devais m'y enliser, j'aime encore mieux faire couac que me taire; que voulez-vous: femme je suis!

Je ne parlerai pas de celui qui aura la chance, que je vous souhaite, d'exercer l'art de la chimie dans un vaste laboratoire d'une grande entreprise; mais, de l'autre... celui de l'officine du coin.

Donc, le pharmacien, malgré son caractère de chimiste, de déchiffreur de prescriptions, de manipulateur de couloirs, filtreurs, cachets, etc... n'est-il pas, le plus souvent, avant tout un vendeur. Je n'insiste pas sur l'ingratitude de ses interminables heures de travail derrière un comptoir, où il fait plutôt figure d'esclave restaurateur que de professionnel... j'en aurais trop à dire. Mais puisque commis, peut-être il sera, de vente, je me dois de traiter un peu. De professionnels vendeurs vous deviendrez, si vous le voulez, des vendeurs professionnels. Par ce titre, j'entends, comme le disait un professeur de publicité, le solliciteur qui ne détruira pas, mais doublera parfois même les ventes qui s'amorcent chez le client tout disposé à acheter. A cet effet, on ne vous demande que de la compétence, de l'initiative pour mettre sur la bonne piste celui qui ne sait exactement ce qu'il veut, la dose d'honnêteté voulue pour ne rouler personne: moins dupes sont ceux qu'on croit dupés... Et tout cela avec le ton de

déférence et de courtoisie qui flatte le client, qui a toujours raison, même en temps de guerre, ne l'oubliez pas. Et s'il m'est permis de badiner un peu, je vous avertis surtout de ne pas rabrouer le raseur qui vous dérange au beau milieu d'une prescription — ou d'une conversation téléphonique avec Made-moiselle — pour vous soulager uniquement d'un timbre-poste, ou pour vous assommer de ses jérémiades sur ses pauvres rhumatismes ou sur la constipation entêtée du petit dernier; et surtout, n'allez pas éconduire la snobinette qui vous fait étaler un tas de cosmétiques pour vous remercier ensuite, prétextant qu'elle peut les avoir pour une "coppe" meilleure marché, à la plus grande pharmacie de détail au monde. Qui sait si un jour, ils ne vous feront pas réaliser de gros profits? De la patience, de la compréhension, et encore de la patience! — Comme nous, les femmes, — et avec le sourire, comme... Maurice Chevalier.

Je me ferais maintenant scrupule de terminer sans vous parler de l'influence sociale que vous exercerez, en tant que supposée élite. N'a-t-on pas les yeux rivés sur vous, déjà, et ne s'attend-on pas à mieux et à plus de vous? Les moins lettrés surtout ne se diraient-ils pas, devant votre indifférence sociale ou religieuse, et si cela pouvait être, devant votre malhonnêteté, que l'ignorance seule est mère de la vertu? ... Sans vouloir rêver de vous le futur homme intègre, je vous dis: ayez de l'idéal. Ne visez pas à être des pharmaciens satisfaits uniquement de votre licence ou de votre baccalauréat. Travaillez à devenir de vraies compétences! La science est infinie: votre curiosité doit l'être aussi! Quelle joie de grimper toujours pour découvrir de nouveaux horizons, améliorer des sphères, surannées, profiter à l'humanité, et, peut-être, sur un des échelons du travail, graver un nom comme Pasteur! Et surtout, dernier conseil: soyez unis, sentez-vous les coudes, aimez tous vos confrères, n'en jalousez aucun. L'individualisme et l'envie sont des vices qu'on a qualifiés de canadiens-français; ferez-vous mentir ces épithètes à notre nom? ... La devise: "L'union fait la force" reste toujours vraie.

Je résume: — Pharmaciens de demain, étudiez d'abord ardemment; aimez l'étude pour les joies qu'elle procure et pour ce que par elle vous deviendrez. Et plus tard, ne soyez pas un simple "petit pharmacien", mais un QUELQU'UN PHARMACIEN, et aimez votre profession pour la noblesse qu'elle comporte.

Il ne me reste plus qu'à tirer ma révérence et à recevoir le coup de... massue. Mais qu'attendez-vous? ... Vous ne frappez pas? ... Quoi! j'ai votre clémence! Vous pardonnez à ma sermone, à mes redites? "Nihil novi sub sole" dites-vous? C'est vrai, après tout, que voulez-vous qu'une vieille radoteuse vous apporte de neuf? ... Et pour emprunter l'idée d'un auteur: la balle qu'on lance au jeu de paume reste la même, mais la façon dont elle est lancée diffère. Donc, si j'ai pu effleurer un seul d'entre vous qui recueillerait une de mes sèches pensées pour en faire l'analyse, lui découvrir sa carence de vitamine et lui donner chance de survie, je serai contente de n'avoir pas manqué ma cible.

Comme la plupart des faiseurs de discours politiques, je débutai en vous promettant d'être brève, et comme eux, longue, je fus. Veuillez donc, chers vous, excuser.

Votre ennuyeuse dilettante,

G. C.

DE BONNES NOUVELLES...

Une page de la dernière édition du *Canadian Pharmaceutical Journal* est digne d'attention. Elle traite de deux sujets d'ordre différent et d'intérêt inégal, mais les deux méritent qu'on s'y arrête. On y lit en premier lieu qu'une modification à la loi régissant la vente des drogues a été approuvée par le Gouverneur-Général en conseil et n'attend plus que publication dans la Gazette officielle du Canada pour devenir loi. Il est à remarquer que le texte en a été soumis au secrétariat de l'Association Pharmaceutique canadienne pour approbation. Ce geste n'est que symbolique, puisqu'il est improbable que le texte souffrirait transformation juste avant son inscription dans la gazette, mais il indique, du moins, un excellent esprit de collaboration au Ministère de la Santé à Ottawa. Cette loi ajoute à une liste déjà connue les noms de plusieurs drogues qui ne pourront être obtenues du pharmacien que sur prescription du médecin ou du dentiste. Ces drogues sont:

Aminopyrine, sels et composés;
Acide barbiturique, ses composés, ses dérivés;
Uréiques possédant une action hypnotique définie;
Benzédrine et ses sels;
Cinchophen et Neo-Cinchophen;
Ortho-Dinitrophenol, ses composés, homologues et dérivés;
Sulphanilamide (para-amino-benzène sulphonamide) sels et dérivés;
Sulphapyridine, sulphathiazole et ses sels;
Thyroïde, Thyroxine et ses sels.

Cette mesure peut sembler, au premier abord, drastique, même arbitraire et cependant elle est tout-à-fait raisonnable. Les raisons officielles avancées par le Ministère de la Santé sont suffisantes. Ces drogues peuvent être dommageables si elles sont administrées sans un diagnostic préalable adéquat et dans des proportions démesurées. De plus, elles ne peuvent être étiquetées de façon à prévenir ces dangers. On ajoute, ce qui est une constatation tardive, que les diverses législations provinciales ne sauraient régler ce problème d'envergure nationale.

Prenons une ou deux drogues dans cette liste et voyons si les officiers du ministère ont raison. Les barbituriques, de renommée universelle, sont devenus pour nombre de gens, par ailleurs normaux, aussi indispensables que l'alcool et le tabac. Il est peu important de savoir si cette accoutumance est physiologique ou mentale, l'essentiel c'est qu'on s'y habitue très vite et souvent d'une façon incurable, définitive. Si les méfaits de l'alcool et du tabac sont matières à discussion, l'abus prolongé, sinon constant, des barbituriques est reconnu par tous les

cliniciens comme une cause certaine de dégénérescence physique et mentale. Leur action première est de ralentir l'activité cérébrale et leur effet secondaire, de déprimer la respiration et la circulation; il serait donc déjà facile de conclure si l'on n'avait pas par surcroît une documentation abondante sur ses effets néfastes. Et cependant ces drogues sont utiles, indispensables en médecine et en chirurgie. Vouloir en supprimer l'usage serait un recul injustifiable, mais il est sage de laisser au médecin et au dentiste le soin de déterminer cet usage.

Le cas des sulphamidés est peut-être encore plus frappant. Nous voilà maintenant en possession de médicaments remarquables qui nous permettent de réduire au minimum l'action destructrice des staphylocoque, streptocoque, gonocoque, pneumocoque, meningocoque, et la liste n'est pas épuisée. Et cependant si ces drogues sont maniées par des incompetents, elles peuvent causer des troubles graves, tels que destruction partielle et même totale des globules du sang, formation de cristaux insolubles dangereux, parfois meurtriers dans le foie et le rein. Ce qui est plus sérieux, c'est que si la concentration du médicament dans le sang n'atteint pas un certain minimum, le patient peut souffrir tous les effets secondaires, sans avoir l'avantage de la guérison. Il est clair que ces drogues doivent être manipulées par des personnes au fait de ces facteurs, c'est-à-dire le médecin, le dentiste et le pharmacien. Ce dernier, par tout le pays, avait devancé dans la plupart des cas le texte de la loi, en refusant la vente au comptoir de ces médicaments.

On pourrait de la même façon faire le procès de chacun des nouveaux venus sur la liste précitée. Félicitons donc les officiers du Ministère fédéral de la Santé pour leur intelligente compréhension du bien public. On annonce dans cette même page du journal la quatrième addition à la Pharmacopée Britannique de 1932. On y remarque un certain souci d'être à la page que l'on voudra apprécier. Tirons de la liste quelques noms bien connus: Acidum Mandelicum, Acidum Nicotinicum, Ephedrina, Injectio Calcii Gluconatis, Injectio Nikethamidi (connue sous le nom de Coramine Ciba) Injectio Procainae et Adrenalinae, Magnesii Trisilicis, Sulphanilamidum. Le rédacteur de la nouvelle dit que le développement scientifique en pharmacie et en médecine aussi bien que la sanction publique, ce serait le cas des acides mandélique et nicotinique, de la Coramine Ciba, ont guidé les législateurs, et c'est heureux. Espérons que cette nouvelle orientation, sous le signe du progrès comme de la coutume, est établie à demeure. Mes meilleurs souhaits aux étudiants en pharmacie.

Roger LAROSE

REVUE DE FIN D'ANNÉE DE LA VIE CANADIENNE

La livraison de décembre de L'Action Nationale vient de paraître. C'est un numéro spécial intitulé "L'année 1941 — Les événements et les hommes": il s'agit d'une revue de fin d'année des événements politiques, littéraires, économiques et sociaux.

Principaux collaborateurs: Léopold RICHER, André LAUREN-DEAU, François-Albert ANGERS, Edmond LEMIEUX et CANDIDE.

Ce numéro contiendra en outre une étude de l'abbé Lionel GROULX à propos du troisième

centenaire de Montréal, un grand article de l'essayiste américain Burton LEDOUX sur "L'opinion américaine et les Canadiens français", deux poèmes d'Anne HEBERT; enfin quatre réponses à l'enquête de L'Action Nationale, "Notre culture vue par des observateurs étrangers", celles du colonel Wilfrid BOVEY, de MM. Auguste VIATTE, Félix WALTER et E.-C. HUGHES.

L'exemplaire: 25c; la douzaine \$2.50. L'abonnement annuel à la revue est de \$2. (L'Action Nationale, Case postale 133, Outremont, P. de Q.).

PRO DOMO

Depuis longtemps déjà, je caressais ce rêve d'avoir tout un numéro du QUARTIER LATIN consacré à l'École de Pharmacie. Si mes illusions se sont évanouies, je n'en ressens ni honte ni rancœur. Quand je constate de quel courage l'étudiant en pharmacie doit s'armer pour subir cet éreintant dualisme que constitue son existence d'étudiant et de mercenaire, non, vraiment, je n'ai même plus la velléité de me fâcher. J'avoue seulement avoir nourri une trop grande ambition.

Tirailés entre l'université et une officine où nous devons séjourner de quarante à cinquante heures par semaine, ne sommes-nous pas excusables de ne pouvoir prendre une part plus active à la vie universitaire! Il nous faut, hélas! nous confiner aux rôles passifs, heureux de nous associer, à l'occasion, aux activités estudiantines des autres Facultés.

Mais, nous ne désirons nullement prendre figure de parents pauvres; nous ne nous plaignons pas; nous constatons simplement le fait brutal. La légitime fierté d'appartenir à la seule école de Pharmacie à caractère français et catholique qui existe sur ce continent, rejette dans l'ombre nos contrariétés et nos misères.

Nos confrères des autres Facultés se doutent-ils de ce qui se passe chez nous? Peut-être... mais à tout événement, faisons, si vous le permettez, un bref tour d'horizon et, pour cela, supposons que X arrive à l'Université, bien décidé à devenir pharmacien. Suivons-le.

La première année, X doit suivre le cours portant sur les principes et la théorie des opérations pharmaceutiques. Il apprend l'histoire de sa future profession, sa familiarise avec les poids et mesures en usage, flirte avec les tamis, les mortiers, les aréomètres et une foule d'autres instruments de torture. On lui montre toute la différence qui existe entre un précipité et un précipité, une supposition et un suppositoire, une injonction et une injection.

X bénéficie, durant cette même année, des enseignements d'un professeur de Chimie et de Physique; là-dessus, inutile d'insister. Ces cours s'étendent sur une période de deux ans et sont assez élaborés. Les séances de laboratoire, tant en chimie minérale qu'en chimie organique, présentent un intérêt puissant.

N'allons pas oublier le cours d'hygiène: série de leçons très intéressantes qui portent également sur deux années pendant lesquelles on court grand risque de contracter la phobie du microbe.

Arrive la deuxième année, et X commence l'étude de la matière médicale. C'est là qu'il apprend la composition, les caractères, les propriétés, les doses de tous les médicaments de la pharmacopée. Il entreprend un voyage hebdomadaire au jardin de l'Institut Botanique pour lier connaissance avec des individus aux noms rébarbatifs, tels que bryophytes, pléridophytes, et d'autres encore.

L'intérêt croît avec les années. Voici X en troisième. Voyez-le s'affairer autour de longues burettes et de fioles renfermant des réactifs multicolores. L'œil rivé sur la graduation de son instrument, le cou tendu, il se mordille distraitement la langue: ah! ce qu'il en faut de la précision en titrimétrie!

Puis aux cours de pharmacie galénique, on lui inculque son véritable rôle de "potard": sirops, émulsions, onguents, pilules, il fabrique tout de ses dix doigts. Pendant le deuxième semestre, vient s'ajouter le cours de pharmacie magistrale. Notre étudiant constate que la prescription n'est pas un simple chiffon de papier comme les traités internationaux, et que le médecin compte sur sa collaboration la plus honnête et la plus discrète pour accomplir sa noble mission. Nouveau Champollion, il déchiffre de mystérieux hiéroglyphes et s'exerce à découvrir les erreurs qu'une plume distraite aurait pu tracer.

Et puis, comme ici-bas, tout passe, tout finit, X en arrive à sa quatrième et dernière année. La pharmacodynamie lui enseigne les éléments de physiologie, les voies d'absorption et d'élimination des médicaments. Il s'initiera à l'opothérapie, l'endocrinologie, la sérothérapie et la vaccinothérapie. Empruntant un peu de la cruauté propre aux disciples d'Esculape, sans s'émouvoir, il sacrifiera sur l'autel de la science d'innocentes grenouilles ou de placides cobayes.

En chimie biologique, quel émerveillement! La vie lui apparaît dans sa complexité inouïe. Glucides, protéides, lipides, tout y passe, il les étudie, les manipule; il ne se demande plus pourquoi tant de gens parlent de vitamines ou d'hormones.

Il y a aussi la chimie analytique où X mettra son flair de chimiste à l'essai. On lui remet une substance, et il doit l'identifier sans même demander conseil à Sherlock Holmes.

Et voici le cours de toxicologie, après lequel il deviendra humainement impossible à notre étudiant d'empoisonner son semblable, tellement les substances dangereuses lui seront connues.

Puis pour couronner toutes ces études, viennent les séances de bactériologie, science passionnante s'il en est, où l'on sent planer à chaque instant l'immortel génie de Pasteur.

Après ce voyage, on peut affirmer que la formation acquise à l'École de Pharmacie par un étudiant sérieux lui permet de s'orienter assez facilement.

Il n'y a pas que l'officine de pharmacie de détail qui lui soit ouverte. De plus en plus, et les faits corroborent ceci, l'étudiant en pharmacie voit s'étendre son champ d'action. Si l'on requiert ses services dans les laboratoires d'expertise, dans les grandes firmes de produits chimiques et pharmaceutiques, dans les services d'hygiène gouvernementaux, etc., etc., c'est que l'on se rend compte de la valeur réelle du pharmacien: cinglant démenti à tous nos détracteurs et nos pessimistes, hommage éloquent à nos valeureux professeurs! D'un rien, d'une étincelle, ces courageux pionniers ont su faire surgir une flamme éclairante et féconde: leur exemple a trempé notre volonté; nous ne faillirons pas à notre mission. Nous serons. Oui, nous voulons que partout et toujours on trouve en nous les loyaux serviteurs de la science mise au service de Dieu et de notre Canada.

Raoul CORBEIL,

président.

INSTITUTION
CANADIENNE-FRANÇAISE

LABORATOIRE NADEAU
LIMITÉE

PHARMACIE EN GROS

A DEUX PAS DE L'UNIVERSITÉ

7 BARBIERS
VOUS ATTENDENT

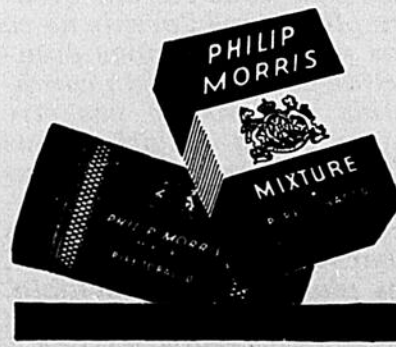
SALON JOS BARRY

AU SOUS-SOL DE
L'ÉDIFICE S.-DENIS
354 est, Ste-Catherine Près S.-Denis

PHOTOGRAPHE
ATTITRE DES
ÉTUDIANTS

309, rue STE-CATHERINE
(Près St-Denis)

STUDIO: LANCaster 5478
Domicile Outremont: CALumet 5961



Vous perdez beaucoup en n'essayant pas le mélange "Philip Morris" pour la pipe, la plus belle valeur en ce domaine!

En blagues, paquets et boîtes de ½ lb.



Les étudiants aiment traiter
avec la

BANQUE DE MONTREAL
Fondée en 1817

"banque qui accueille bien
les petits déposants"

UN MILLION DE COMPTES DE DEPOT DENOTENT LA CONFIANCE

HOMMAGE A

M. ALFRED J. LAURENCE, Ph. D.

Président et Directeur de l'Ecole de Pharmacie de l'U. de M.
Pionnier de l'enseignement universitaire de la Pharmacie
dans la Province de Québec.

En parlant de Pharmacie et, plus spécialement, de l'Ecole de Pharmacie de l'Université de Montréal, on ne peut s'empêcher de se représenter une des figures les plus sympathiques et les plus attachantes qui soient, celle d'un de ses fondateurs sans doute le plus méritant, et qui, malgré son âge avancé, en demeure aujourd'hui encore le directeur et le président: Monsieur Alfred J. Laurence.

Monsieur Laurence en effet s'identifie avec son oeuvre. Parler de l'un, c'est nécessairement les confondre à chaque ligne, lui et l'école, parce que si l'Ecole de Pharmacie a grandi, s'est développée, et a atteint tout le prestige qui rejait aujourd'hui sur la profession pharmaceutique, c'est dû à monsieur Laurence.

C'est donc son propre éloges qu'il esquissait, quand, dans ses notes historiques sur la Pharmacie dans la Province de Québec, il disait lui-même des fondateurs de l'Ecole: "Il convient de saluer respectueusement et de rendre un hommage de reconnaissance à ces pionniers de la Pharmacie, courageux et infatigables, qui par leurs luttres incessantes et bien inspirées, ont obtenu la reconnaissance officielle de la Profession libre et autonome et une loi qui la protège et en assure le libre développement et le progrès. Ces hommes avaient un idéal, une haute et juste conception de leur rôle, de leur responsabilité, de l'importance et de la dignité de la profession. Aussi se préoccupaient-ils de son progrès moral et scientifique." (A. J. Laurence, "La Pharmacie dans la Province de Québec").

Guidé sans doute par ses aptitudes et par un goût naturel pour les choses délicates et précises, M. Laurence se dirigea, à sa sortie de l'Ecole du Plateau en 1884, vers l'étude de la Pharmacie. L'enseignement se donnait alors au Montreal College of Pharmacy. Déjà, simple élève de cette institution où les cours ne se donnaient qu'en anglais, il réclame, de concert avec quelques confrères, et obtient en 1888 des professeurs de sa langue pour les principaux cours. Licencié en 1890, il est appelé à faire partie du conseil du Montreal College of Pharmacy dès 1892. On l'y trouve même vice-président en 1905, signe indubitable que sa compétence est déjà reconnue.

C'est à cette époque, qu'il se rend à l'instante et très cordiale invitation de M. le chanoine Dauth, vice-recteur de l'Université Laval de Montréal, de placer sous l'égide de l'Université l'enseignement de la Pharmacie; ce que les fondateurs estimaient alors un grand honneur pour la profession. Et c'est avec le concours de MM. Contant, Lanctôt et Lecours, pour n'en nommer que trois, que M. Laurence fonda l'Ecole Française de Pharmacie de l'Université Laval à Montréal.

L'incorporation en était sanctionnée le 9 mars 1906 et M. Laurence en devenait en même temps que le secrétaire et le Directeur, le principal animateur. "Toujours préoccupé de procurer l'avancement de l'enseignement et secondé entièrement par les fondateurs de l'école, M. Laurence porta au développement de ses progrès une attention suivie, un soin soutenu, et il réalisa des progrès autant et chaque fois que les circonstances le permirent."

Cette préoccupation se fit sentir encore davantage à partir de 1919, année de l'octroi de la nouvelle charte universitaire. Dans le perfectionnement

des cours et l'augmentation du programme scientifique qu'exigeait l'apport des sciences nouvelles, le directeur s'est toujours inspiré des méthodes modernes les mieux éprouvées et le plus à la portée des étudiants. Il porta, par étapes et graduellement, les heures de cours de 225 heures à 1,200 heures.

Les quelque 400 diplômés de l'Ecole de Pharmacie, ceux de la première heure, les moins vieux, comme les plus jeunes, nous savons tous mieux que personne, combien M. Laurence avait à cœur de nous inspirer un haut idéal professionnel. C'est en ce sens et afin de favoriser un plus grand essor de la profession et lui donner plus de prestige, qu'en 1934-35 à sa suggestion on prépara des amendements à la loi de Pharmacie. Malheureusement des circonstances incontrôlables empêchèrent la sanction par le conseil législatif. Ceux qui étaient là gardent le souvenir de l'avoir vu se lever pour combattre ceux qui veulent que le "professionnel cède ou plutôt livre la place au commerçant".

C'est par ses paroles et ses exemples qu'il revient à la charge toutes les fois que l'occasion s'en présente, aux cours théoriques, au laboratoire, aux diners-causeries qu'il est invité à présider, dans l'intimité, dans les entrevues toujours remplies de courtoisie qu'il donne à son bureau. A tous et à chacun, il porte grand intérêt. Qu'il s'agisse d'une explication de cours, d'une règle de conduite à tenir, on peut être sûr de trouver en lui lumière, réconfort, encouragement. Combien lui doivent aujourd'hui une situation enviable. Tous ceux qui ont quitté l'Ecole, gardent de M. Laurence le meilleur et le plus attaché des souvenirs. Et s'ils regrettent quelque chose c'est peut-être de n'avoir pas toujours suivi ses conseils d'ami et de père.

Au cours des années on a reconnu un peu partout la valeur professionnelle et scientifique du directeur de l'Ecole de Pharmacie. D'abord en 1912 la Faculté de Médecine retenait ses services comme professeur de Pharmacologie médicale, fonction qu'il exerça sept ans durant. En 1927 il faisait partie du bureau consultatif fédéral et il était porté membre du comité canadien de révision de la Pharmacopée Britannique. La Société de Pharmacie de Paris le choisissait en 1929 comme correspondant étranger.

Des écrits de M. Laurence, je n'en signalerai que deux: "Histoire de la Pharmacie dans la Province de Québec," où, entre les lignes, transpire le rôle immense, prépondérant même qu'il y a tenu, et un article publié en collaboration avec M. Labarre sur le "Doseage de la morphine par iodométrie."

L'Université de Montréal ne pouvait manquer de couronner tant de témoignages d'estime et de considération et l'élevait au rang de docteur "honoris causa" en novembre 1940. Tous les témoignages de ses collègues dans l'enseignement et à l'administration de l'Université peuvent se résumer dans celui du recteur, Mgr Maurault, à la collation du grade: "Dette depuis longtemps en souffrance." "Dans nos conseils, fidèle à la devise de son Ecole "Cito, tuto et jucunde" M. Laurence est le collaborateur assidu, attentif, modeste et sage, sur qui nous pouvons compter chaque fois qu'il s'agit d'assurer la discipline et le progrès ou de développer l'esprit universitaire."

Léopold BERGERON, B.Ph.
Secrétaire de l'Ass. des Anciens

Dans un article publié dans ce numéro, M. A. J. Laurence, D. Pharm., président et directeur de l'Ecole de Pharmacie de l'Université de Montréal, fait un historique de la pharmacie. Au risque de répétitions inévitables mais nécessaires, j'ai l'intention dans les lignes qui suivent de faire aussi un historique de la pharmacie mais en cherchant à mettre en relief les relations entre ces deux sciences inséparables: la pharmacie et la chimie.

L'origine de la pharmacie se perd dans la nuit des temps. Les premières mentions écrites de l'art pharmaceutique apparaissent en Assyrie et à Babylone, 2,000 ans avant Jésus-Christ, mais c'est surtout en Egypte que nous voyons cet art prendre un développement considérable; le mot lui-même pharmacie vient de l'égyptien pharmaki. Des papyrus et des sculptures tombales nous donnent une bonne idée de ce que devait être la pharmacie chez ce peuple favorisé; son extrême habileté dans l'embaumement des cadavres prouve bien qu'il devait être très versé dans la préparation des médicaments si on le juge par la préparation des baumes, bitumes et huiles antiseptiques qui servaient à l'embaumement des momies. Ces manipulations étaient en même temps des manipulations chimiques et nous voyons immédiatement que les origines de la chimie et de la pharmacie sont intimement liées; au début les deux arts étaient inséparables et le demeurèrent longtemps; nous verrons plus loin que les plus grandes découvertes de la chimie moderne virent souvent le jour dans l'humble officine de l'apothicaire. De l'Egypte l'art pharmaceutique passe en Grèce qui lui donne le nom de pharmakon et continue à se développer; la conquête de la Grèce par Rome transmet ces développements à l'empire romain. Puis vinrent les Arabes, et nous savons que la pharmacie et surtout la chimie reçoivent chez ce peuple un essor considérable; le mot apothicaire vient de l'arabe apothéke.

Les premiers acides et alcools (de l'arabe alcohol) sont vus et étudiés concurrentement avec la préparation des élixirs et vins médicamenteux de l'époque.

Au Moyen-Age, la chimie part à la conquête de la pierre philosophale et s'égare dans des chemins détournés mais la multiplicité des expériences que lui impose cette recherche illusoire augmente les connaissances de la science et la font progresser.

Lully, personnage merveilleux de l'époque et peut-être légendaire, se voit attribuer les découvertes des "teintures" pharmaceutiques et de la concentration de l'alcool en même temps qu'on relate sa conversion de certains métaux en or, ce qui fait de lui un alchimiste en même temps qu'un pharmacien. Combien d'apothicaires de ce temps dans le secret de leurs officines s'essayèrent eux aussi à imiter Lully et à parfaire le rêve des alchimistes. Paracelse plus tard écrivit que le but de l'alchimie devait être la préparation des médicaments plutôt que la synthèse impossible de l'or.

Il appartenait à un pharmacien de donner le coup de grâce à l'alchimie moribonde; Geoffroy l'ancien, pharmacien illustre de son époque, publie son traité de la "Futilité de la Recherche de la Pierre Philosophale"; ses publications sur les relations entre les éléments montrent aussi une connaissance approfondie de la chimie et sont une des contributions importantes à la science de son temps.

A l'époque moderne, de plus en plus les progrès de la chimie et des sciences en général trouvent leur origine dans les études de pharmacie qui sont la base de la formation de plusieurs des grands savants de l'époque; nommons les principaux.

L'illustre Newton, au début de sa vie intellectuelle, travaille

dans une pharmacie et ses premières connaissances scientifiques sont puisées dans la bibliothèque de son patron.

Boyle, le grand philosophe des sciences ne croit pas déroger lorsqu'il publie un livre contenant des recettes de médicaments empruntées très souvent à la médecine populaire.

Rouelle donne des leçons particulières de chimie dans l'officine même de sa pharmacie et a pour élève l'immortel Lavoisier, Proust et bien d'autres.

Baumé, élève de Geoffroy, donne son nom à un aréomètre et est reconnu comme l'une des plus grandes autorités de son temps à la fois en chimie et en pharmacie. Mais c'est surtout Scheele qui, en publiant ses découvertes mémorables, toutes faites à l'arrière des diverses pharmacies qu'il occupa, montre bien le progrès simultané et inséparable de la chimie et de la pharmacie. Il révèle alors au monde scientifique l'oxygène, le chlore, le permanganate de potassium, l'oxyde de manganèse, l'oxyde de barium, l'hydrogène sulfuré (hélas!), l'acide molybdique, citrique, gallique, oxalique, mucique, l'acétate d'éthyle, l'acide cyanhydrique, etc., etc. Les découvertes de ce manipulateur de génie, opérant avec le matériel insuffisant de son époque, fait de son nom l'un des plus grands de l'histoire de la chimie et par corollaire de la pharmacie.

Puis Thénard découvre le peroxyde d'hydrogène, Courtois, l'iode et Balard, le brome; toutes ces découvertes sont faites dans la pharmacie.

Dumas, qui a tant fait pour le développement de la chimie organique à ses débuts, attribue ses succès à sa formation de pharmacien; plus loin, nous citerons ses paroles concernant l'importance de la pharmacie pour la chimie.

Continuons de nommer parmi les grands chimistes du XIX^{ème} siècle ceux que la pharmacie peut reconnaître comme étant de ses disciples ou ayant été formés par elle. Berzelius était professeur de chimie et de pharmacie à Stockholm, Liebig avait débuté à l'officine de pharmacie avant de commencer ses études sur les combinaisons du carbone. Berthelot, le maître de la synthèse organique, avait fait ses études à l'école de pharmacie de Paris et est devenu l'un de ses professeurs les plus illustres; Vauquelin, le découvreur du chrome et du lithium, Fourcroy, Fehling qui a laissé son nom à une solution d'analyse des sucres, Beckman, Buckner, professeur de pharmacie, Runge, découvreur de l'aniline, Wurtz, étaient tous pharmaciens.

Ais-je besoin de répéter ici que presque tous les alcaloïdes ont été trouvés par des pharmaciens souvent dans leur propre officine. Nommons la quinine, la strychnine, l'émétine, la brucine, la cinchonine, tous ces alcaloïdes ont été découverts par l'illustre Pelletier et Caventou; leurs statues qui commémorent leurs travaux se dressent devant la place où est érigée la Faculté de Pharmacie de Paris; mentionnons ici en passant que les Allemands projettent d'utiliser cette statue et bien d'autres de Paris pour le métal qu'elles contiennent. La morphine a été trouvée par Desrosne, Séguin et Sertürner, la nicotine par Vauquelin, la codéine par Robiquet, la solanine par Desfosses; tous ces chimistes étaient des pharmaciens. Rappelons ici qu'un des illustres précurseurs de Pasteur fut le pharmacien Béchamp qui étudia les fermentations bien avant Pasteur et découvrit la zymase, découverte attribuée quarante ans plus tard à un autre chimiste Buckner.

Depuis le commencement du siècle, l'importance de la pharmacie n'a cessé de se manifester; l'Ecole de Pharmacie de l'Université de Paris qui a été élevée au rang de Faculté à cause des services innombrables rendus pendant la guerre de 1914-1918, a toujours été une pépinière de chimistes qui, après avoir fait leurs études de pharmacie et de chimie, se spécialisent souvent

en chimie. Je nomme Moureu, professeur au collège de France, qui est venu au Canada et fut nommé docteur ès-sciences de notre Université; Fournéau, découvreur de tant de médicaments synthétiques, Haller, Blaise, presque tous les professeurs de chimie organique de la Sorbonne. Monsieur Tiffeneau, éminent chimiste théoricien, fait ses principales découvertes à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu de Paris dont il était le pharmacien; continuant ses études, il se fit recevoir médecin tout en poursuivant ses recherches de chimie et de pharmacie; il eut l'insigne honneur de se voir nommer doyen de la Faculté de Médecine de Paris quelques années avant la guerre actuelle. L'excellent enseignement de chimie donné à la Faculté de pharmacie de Paris et la richesse de sa bibliothèque lui attire nombre d'élèves étrangers. Ses professeurs, tous pharmaciens, ont toujours brillé et sont, pour plusieurs, membres de l'Académie des sciences; le nombre de pharmaciens dans cette Académie se montait à treize en 1803, six avant la guerre actuelle; pour compenser ce retrait, mentionnons qu'il y a onze pharmaciens membres de l'Académie de Médecine.

A cause de l'ampleur que prend le développement de la chimiothérapie, nouvelle science qui exige des connaissances avancées de la chimie théorique et pratique, l'importance de la chimie pour la pharmacie s'est accrue considérablement. Toutes les synthèses des sulfamides requièrent une habileté de chimiste consommé et va certainement provoquer un développement de la chimie dans les différentes écoles de pharmacie de l'univers.

Ici, à l'Ecole de Pharmacie de l'Université de Montréal, nous sommes prêts, avec nos nouveaux locaux qui nous attendent à la montagne et la collaboration des autres Facultés et Instituts de l'Université, à intensifier davantage, si nécessaire, l'enseignement et la pratique de la chimie pharmaceutique; notre nouveau diplôme de maître en pharmacie a suscité et devrait continuer à susciter parmi nos jeunes diplômés le désir de continuer leurs études par des recherches originales sur nos ressources naturelles en plantes médicinales; l'étude de certains médicaments de notre médecine populaire et même indienne nous permettrait certainement de trouver des faits nouveaux pour l'arsenal thérapeutique. Rappelons ici que le bois de plomb aux propriétés purgatives bien connues de nos gens de la campagne, a donné à l'étude une résine dont les propriétés cathartiques sont les plus puissantes connues des médicaments de ce genre; les premières recherches furent faites dans l'officine d'un pharmacien de Montréal, professeur de notre Ecole de Pharmacie. Bientôt, à la nouvelle Université, nous pourrions mettre à la disposition de nos chercheurs tous les instruments et locaux nécessaires pour continuer leurs études et leurs recherches qui les conduiront au doctorat en Pharmacie. Trop peu nombreux sont les nôtres qui ont cherché à obtenir ce grade, digne couronnement des études pharmaceutiques. N'oublions pas qu'un des premiers colons du Canada français, Louis Hébert, était un apothicaire et que nous devons continuer la tradition de la Pharmacie française ici sur les bords du Saint-Laurent. Je termine cet aperçu des relations entre la pharmacie et la chimie, par un résumé de la citation de Dumas que j'avais mentionnée tantôt.

"Pour produire quelques chimistes éminents, il faut former beaucoup de chimistes; la Pharmacie forme beaucoup de chimistes. Pour cette raison, je suis persuadé depuis longtemps que la profession de pharmacien est une richesse nationale qu'il est nécessaire de conserver sans changement et de restaurer petit à petit aux conditions de son existence normale". On croirait d'après l'actualité de cette dernière ligne que Dumas a écrit ce passage pour le tricentenaire de Montréal.

Roger BARRE, D.Sc.,
professeur de chimie analytique,
Ecole de Pharmacie.

LE PHARMACIEN ET L'INDUSTRIE

"La profession pharmaceutique n'a plus d'attraits". N'est-ce pas la plainte la plus couramment prêchée aux étudiants. Si l'on observe d'où viennent ces lamentations, il est facile de se rendre compte que ce sont des gens pour qui le bon pharmacien doit demeurer le marchand de drogues du coin, obligé à tout donner pour rendre service, puis à vivre avec le reste. Jamais ces défaitistes ne songent aux nombreuses possibilités des carrières industrielles.

En effet, de nos jours, les cours sont plus nombreux, plus élaborés. De nouveaux horizons nous sont ouverts par la biochimie, la pharmacodynamie, la bactériologie, etc., qui n'attendent pas les arts fondamentaux de la pharmacie mais sont leur corollaire.

Maintes industries acceptent maintenant des pharmaciens à des postes importants. De plus en plus on juge leur infiltration nécessaire à cause de la spécialité de leurs connaissances. La fabrication des médicaments, autrefois confiée à des chimistes ayant des connaissances médicales sommaires, est maintenant l'apanage des pharmaciens. Pour visiter le médecin, on exige aujourd'hui des pharmaciens licenciés. Il reste en outre place pour nos confrères qui désiraient se spécialiser dans les recherches scientifiques des nouveaux domaines de la chimiothérapie, des vitamines ou des hormones.

Ces quelques lignes peuvent paraître osées. Mais pesons bien les choses et nous verrons qu'avec un peu d'effort notre place dans l'avenir ne va que s'agrandir. N'ayons pas peur de nous aventurer en dehors des murs de la tradition du comptoir. Nos premiers essais peuvent ne pas être très réussis, mais avec un peu d'initiative nous obtiendrons des résultats surprenants. Nous n'aurons une profession stationnaire qu'en autant que nous le serons nous-mêmes. Nous sommes plus que les pharmaciens d'aujourd'hui, nous sommes l'espoir des pharmaciens de demain.

Arthur FAILLE



IMPORTANCE INDIVIDUELLE ET NATIONALE DE L'HYGIENE

Dans le court espace qui est attribué à cet article, il est bien impossible de traiter à fond un pareil sujet. Aussi, nous contenterons-nous de réflexions plutôt générales.

Au point de vue individuel, il est facile de démontrer l'importance de l'hygiène puisque cette science bienfaisante peut nous conserver les deux biens temporels que, à bon droit, nous estimons au-dessus de tous les autres : la vie, la santé.

La vie est bien le don le plus précieux que nous ayons puisque tous les autres en dépendent : succès, richesses, honneur, etc. Normalement, la vie devrait durer cinq fois sa période de développement, suivant la loi de Laurens, c'est-à-dire, pour l'espèce humaine, environ 120 ans. Tel est le cas de ce chef bédouin, Mukhamar Abu Jamons, que les journaux nous apprennent être mort récemment à l'âge d'environ 130 ans. Mais c'est là une exception. Les centenaires même sont rares. C'est que nous ignorons trop la science de l'hygiène et que, par conséquent, nous ne l'observons pas assez. L'hygiène, en effet, peut nous conserver le bien inestimable de la vie en nous préservant de nombreuses causes évitables de décès. La démonstration en est facile à faire.

Au chapitre de la mortalité infantile, les statistiques de la province de Québec nous apprennent que, au cours de la décennie 1922-1931, nous avons perdu une moyenne annuelle de 10,600 enfants de moins d'un an. Au cours de la décennie actuelle, ce chiffre s'est abaissé à environ 7,000. L'hygiène a donc pu conserver ici pas moins de 3,600 vies et cela, chaque année. C'est là un progrès qu'il convient bien de signaler. Or, on se rend facilement compte que, si les préceptes que cette science nous enseigne étaient plus répandus, il nous serait encore possible de conserver au capital humain de la province plusieurs centaines de vies précieuses de plus par année.

Si nous consultons les mêmes statistiques, nous constatons que les maladies contagieuses ont fauché chez nous une moyenne de 6,800 victimes, chaque année, de 1922 à 1931. Or, ce sacrifice aurait pu avoir été diminué dans une proportion élevée. Quelques chiffres suffiront à le démontrer. La tuberculose d'abord figure sur ce tableau à la première place avec pas moins de 3,200 décès par année. La même maladie ne réclame présentement que 2,700 à 2,800 vies par année. C'est là la conservation de pas moins de 400 vies par année. Mais il nous serait possible de faire bien mieux encore puisque la même maladie, dans la province voisine d'Ontario qui compte un demi million de population de plus que la nôtre, ne cause que 1,400 décès par année, soit la moitié de nos pertes. En mettant en oeuvre ici les mêmes moyens qu'emploient nos concitoyens d'Ontario et en ajoutant la vaccination au BCG, nous pourrions augmenter nos effectifs de pas moins de 1,500 unités par année.

Que dirons-nous maintenant de la diphtérie? Cette maladie est tenue responsable de 250 décès par année au cours de la dernière décennie. Grâce à l'immunisation à l'anatoxine, ces pertes sont de beaucoup diminuées maintenant. Et voilà une cause de décès qui devrait complètement disparaître de notre tableau de la mortalité.

On peut en dire autant de la fièvre typhoïde dont les pertes, cependant, se sont élevées à environ 200 par année. Grâce aux moyens si effectifs que nous fournit la science de l'hygiène, cette maladie pourrait être complètement vaincue.

Et de même de la coqueluche. La science nous a pourvus contre elle de l'arme si efficace de la vaccination. A nous de nous en servir. Voilà une autre économie qui peut bien représenter environ 300 vies par année.

Il serait facile de continuer cette énumération pour arriver à la conclusion que la médecine préventive, mise pleinement à la disposition de la population, pourrait nous conserver dix mille vies par année. On comprend ainsi toute son importance au point de vue national, particulièrement dans les années difficiles que nous vivons où toutes les unités ont un prix inestimable.

En second lieu, l'hygiène peut nous conserver cet autre bien si précieux de la santé.

La maladie est un facteur qui mérite bien de retenir notre attention. Elle atteint beaucoup plus de personnes qu'on ne le pense généralement. Des enquêtes nous ont donné à ce sujet des précisions étonnantes. Elles ont révélé que, chaque jour, dans tout groupe de cent personnes de tout âge et de toute condition, on en compte deux qui sont malades et incapables de travailler. A ce compte, nous aurions continuellement dans la province pas moins de 60,000 malades. De plus, on a calculé que chaque décès correspond à seize personnes malades. S'il en est ainsi, nous compterions chaque année cinq cent mille malades dans la province. Voilà bien des chiffres qui ne manquent pas d'une certaine éloquence. Et, cependant, ils ne nous disent pas toute la vérité. En effet, consultons les hôpitaux et nous constaterons partout une liste d'attente. Les lits disponibles ne sont pas encore en nombre suffisant. Et, cependant, on a multiplié les institutions hospitalières, on les agrandit et les malades accourent toujours aussi nombreux.

Voulons-nous une autre preuve? Nous n'avons qu'à prendre connaissance du résultat des examens médicaux militaires. Là, nous apprenons que nos jeunes gens de 21 ans et plus, qui devraient être à l'apogée de leur santé et de leur force ont été trouvés inaptes au service militaire dans la proportion élevée de 33 pour cent au cours de la guerre mondiale de 1914-1918. Les examens plus récents de l'armée américaine ont fait monter ce pourcentage à quarante.

Voilà assez de chiffres pour nous convaincre de l'expansion étonnante de la maladie. On en conçoit maintenant les répercussions sociales sur la pauvreté, sur la production. Dans combien de familles la maladie ne constitue-t-elle pas une véritable catastrophe! On sait, en effet, que les frais de la maladie, dans le Canada, se montent à \$311,000,000 par année.

Et la question se pose: Toutes ces maladies sont-elles nécessaires, inéluctables? Ne serait-il pas possible de les diminuer, et dans quelle proportion? La science de l'hygiène entre ici en scène et répond par l'affirmative.

Au point de vue de la prévention, on peut partager les maladies en deux catégories: les maladies aiguës et les maladies chroniques.

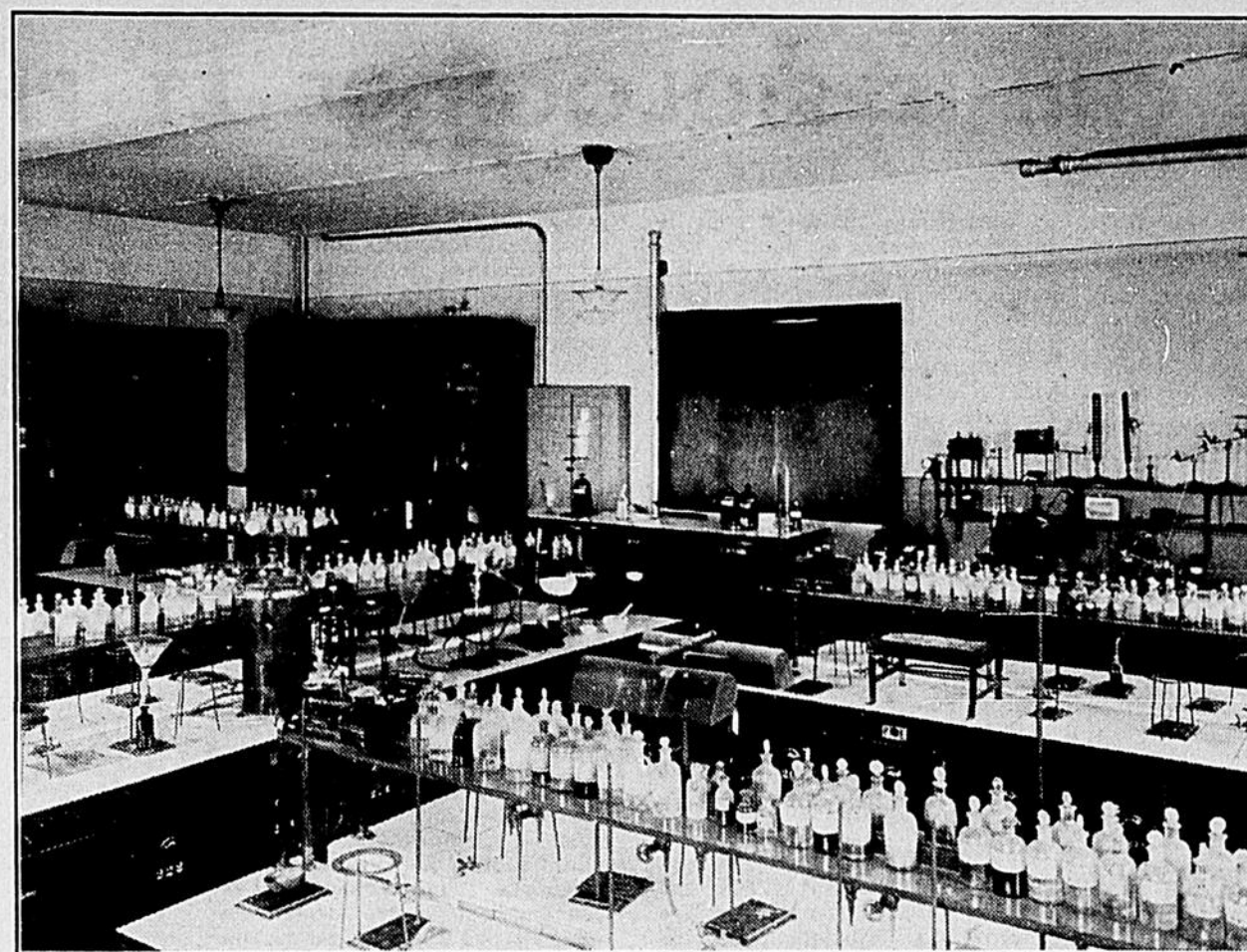
Quant aux maladies aiguës, l'immortel Pasteur nous en a fait connaître les causes et, partant, les moyens de prévention. Aussi quelle différence entre les années actuelles et celles qui ont précédé la découverte de la microbiologie! Des maladies ont complètement disparu, deviennent de plus en plus rares. Les conquêtes, dans ce domaine, ne se comptent plus et seront dans l'avenir de plus en plus décisives.

De même les maladies chroniques, dont on connaît mieux les causes, perdront de plus en plus leurs positions et devront, sinon capituler, du moins diminuer notablement. Ici, encore, les services que rend déjà et que rendra davantage demain la médecine préventive s'avèrent d'une importance incalculable.

Pour remplir sa noble tâche, la science de l'hygiène compte sur toutes les bonnes volontés. Celles des médecins et des gardes-malades lui sont déjà acquises sans discussion. Mais la coopération des pharmaciens ne manque pas d'être très précieuse. En effet, nombreuses sont les occasions qui s'offrent aux disciples de la profession de donner d'excellents conseils, notamment au sujet des multiples vaccinations dont peuvent bénéficier les enfants. Si tous se donnaient le mot d'ordre de prendre à coeur la cause de l'hygiène publique, la protection donnée à la population en serait grandement augmentée.

On voit ici la sagesse des dirigeants de notre Ecole de Pharmacie qui ont porté au programme des études un cours d'hygiène. Celui qui en est chargé depuis plusieurs années a pu constater avec quel intérêt on le suit. Il formule le voeu sincère que son enseignement porte des fruits de plus en plus abondants.

J. A. BAUDOUIN, M.D.



UN LABORATOIRE A L'ECOLE DE PHARMACIE

LA PHARMACIE

Le président des étudiants en pharmacie m'a prié de lui fournir quelques notes sur LA PHARMACIE et sur l'Ecole pour publication dans le QUARTIER LATIN. Je me rends volontiers et avec empressement à sa demande.

Je comprends qu'il convient que je traite le sujet particulièrement du point de vue professionnel, négligeant pour le moment l'aspect commercial. Tout de même, il importe de bien se persuader que, dans la pratique, l'aspect commercial et professionnel doivent se concilier, sont solidaires, on ne saurait les séparer d'une cloison étanche.

Et d'abord, qu'elle est en quelques mots l'histoire de la pharmacie, son rôle, son importance?

La pharmacie date des temps les plus reculés. Elle a dû prendre naissance dès que la première maladie est apparue dans le monde — soeur siamoise de la médecine. L'homme, providentiellement guidé par son instinct, a cherché près du mal le remède. Tout naturellement il s'est arrêté aux plantes, et il a su en tirer de précieuses ressources; et combien davantage encore de nos jours grâce aux développements des sciences. De l'empirisme des premiers âges, il en est venu par des méthodes scientifiques, à en fixer la valeur d'une façon constante, régulière et uniforme.

Vinrent ensuite les alchimistes, ancêtres aussi de la pharmacie, qui dans leurs préoccupations de trouver le moyen de faire la transmutation des métaux en or, cherchèrent aussi les combinaisons qui assureraient le prolongement de la vie, sinon son immortalité. Et peu à peu les méthodes se précisèrent, la connaissance intime des corps, de leur composition, de leurs propriétés se développa, des lois de combinaisons s'établirent. De nouvelles combinaisons sont effectuées, de nouveaux produits prennent naissance jouissant de propriétés les plus diverses. C'est la CHIMIE avec ses lois et ses précisions actuelles, fondement aujourd'hui des études pharmaceutiques. Cette science ne borne pas son champ d'action qu'aux métaux comme aux temps anciens, elle s'exerce dans tous les domaines minéral ou organique, pour tirer de la matière des principes utiles et actifs, en déterminer les propriétés, la valeur, les possibilités de combinaisons, les meilleures méthodes de production, etc.

Le rôle de la pharmacie est donc des plus importants, des plus utiles, indispensable même. Bien que longtemps exercée simultanément avec la médecine par le même individu, les développements scientifiques de l'une et de l'autre de ces professions, en ont imposé la séparation quant à l'exercice; mais l'une reste l'auxiliaire obligé et nécessaire de l'autre. Pour exercer efficacement l'une ou l'autre de ces carrières leurs disciples sont astreints à une préparation fort longue et à des études des plus sérieuses.

Les écoles de pharmacie en Europe ont été longtemps et sont encore les foyers d'où sont sortis la plupart des grands chimistes, physiologistes et naturalistes. Sans remonter très loin en arrière, que l'on me permette de citer au hasard quelques-uns de ceux qui, depuis environ un siècle, ont illustré la science et mérité la célébrité et la reconnaissance par leurs travaux et leurs découvertes dans le domaine pharmaceutique ou purement scientifique, et qui furent de modestes pharmaciens ou des professeurs des écoles de pharmacie: Scheele, découvreur du chlore, de la glycérine, de l'acide lactique, de l'acide prussique; Parmentier, qui fit valoir les propriétés nutritives de la pomme de terre et en vulgarisa l'usage; Sir Humphrey Davy, la lampe des mineurs; Berzélius, qui institua la notation chimique par symboles, découvrit le sélénium; Pelletier et Caventou, les découvreurs de la quinine, de la strychnine, de la brucine, de la véraline; Bernard Courtois, l'iode; Balard, le brome; Robiquet, la codéine; Louis Thénard, le peroxyde d'hydrogène; Brandes, l'atropine; Berthelot, professeur à l'Ecole de pharmacie de Paris, célèbre par ses travaux de synthèses; Jungfleisch, collaborateur de Berthelot; Moissan, aussi professeur à l'Ecole de pharmacie de Paris, perfectionna le four électrique qui lui permit de réaliser la fabrication artificielle du diamant,

Boullay, qui introduisit et préconisa le procédé de la percolation adopté universellement; Liébig, chimiste de haute renommée, débuta dans la pharmacie; plus récemment, Béhal, Moureu, Blaise, Valeur, Fournieu, Tiffeneau, Gabriel Bertrand, Javillier, Lebeau et nombre d'autres dont la liste serait interminable.

Pour le traitement des maux nombreux qui affectent l'humanité la médecine se doit de recourir à tous les moyens que peuvent lui offrir les développements les plus récents de la science. C'est donc à la pharmacie, pour la plus grande part, que le médecin aura recours pour les armes de combat qui lui permettront de terrasser l'ennemi, pour le remède qui tout au moins procurera le soulagement, calmera la crise aiguë et soutiendra la confiance et l'espérance du malade.

Il importe donc au pharmacien — à ceux de ce pays surtout, car à leur défaut, ce sera à l'avantage de l'étranger car, en face de la maladie, le médecin n'est limité dans le choix de ses armes par aucune considération de frontière nationale — il est donc de souveraine importance pour le pharmacien d'être à la page, de ne rien négliger pour se qualifier dans la pratique de toutes les sciences qui lui permettront de remplir effectivement le rôle qui lui est dévolu.

C'est ce qu'ont compris ceux qui se sont chargés en cette province de la formation professionnelle, les fondateurs de l'Ecole de pharmacie. Ils se sont voués à leur mission consciencieusement dans la mesure de leurs disponibilités.

Dès l'année de la fondation, en 1906, ils établirent un programme d'enseignement bien en avance de celui qui existait alors. Ce programme fut, d'année en année, augmenté et fortifié, suivant de près les progrès accomplis, tenant compte particulièrement des développements thérapeutiques d'ordre biologique: enzymes, principes endocriniens, hormones, antitoxines, vitamines et des méthodes nouvelles d'essais physiologiques et de contrôle chimique.

Le programme actuel d'études en pharmacie s'étend sur une période de quatre années, consistant en cours théoriques et pour autant de travaux pratiques de laboratoire accompagnés d'au moins deux années de stage à l'officine. L'étudiant y acquiert des connaissances étendues et une culture générale qui lui permettent d'aborder les problèmes scientifiques ou industriels sous leur multiples faces et de les résoudre aisément, ainsi que d'exercer toutes les fonctions de la pharmacie dans les laboratoires de recherches et d'analyses aussi bien qu'à l'officine.

L'étudiant qui aura ainsi parfait son entraînement sera en état d'aspirer à ces hautes fonctions qui requièrent aujourd'hui, plus que jamais, des valeurs et des compétences. Ces connaissances ainsi acquises, servies par une initiative éclairée, une ferme volonté et un sentiment de droiture lui assureront grand succès, respect et considération.

A. J. LAURENCE,

Directeur de l'Ecole de Pharmacie,
Université de Montréal.

Messe UNIVERSITAIRE

Une messe spéciale pour les Étudiants des diverses Facultés et Écoles de l'Université est célébrée à 9 heures 30, chaque dimanche et fête d'obligation, à la Maison des Étudiants.

Cordiale bienvenue!

*Lunettes
Lorgnons
Verres
ophtalmiques*

Examen de la Vue

J. O. GIROUX O.D.
assisté de MM.

A. PHILIE, I. RODRIGUE, J.A. ALLAIRE
Optométristes diplômés

BUREAUX CHEZ
Dupuis Frères
Montréal

CHIMIE BIOLOGIQUE ET PHARMACODYNAMIE

Parmi les découvertes qui enrichissent depuis quelques années l'arsenal thérapeutique et qui conditionnent dans une certaine mesure l'évolution de la pharmacie et de la médecine, les plus nombreuses sinon les plus importantes sont empruntées au progrès de la chimie biologique.

Cette science consiste dans la connaissance de la composition et du fonctionnement chimiques de la cellule animale ou végétale, et partant, de l'organisme tout entier. Un tel enseignement s'impose donc dans un programme d'étude de pharmacie et c'est pourquoi notre Ecole organisait dès 1930, d'une façon régulière et permanente, un cours de chimie biologique.

En incorporant ce programme nouveau au cycle des études du baccalauréat, la direction de l'Ecole de Pharmacie avait en vue pour le jeune pharmacien plusieurs conséquences avantageuses. Tout d'abord une culture scientifique générale peu étendue, plus adéquate, et mieux appropriée aux conditions actuelles de la profession. Il est indispensable au pharmacien de connaître les rudiments des chapitres de la science qui fournissent à la médecine, comme à tant d'autres domaines, des perfectionnements multiples des produits chimiques

et biologiques précieuses pour le bien-être humain ou pour le progrès social. Ainsi, par la connaissance chimique des cellules et des tissus, par le contrôle des conditions d'échanges intercellulaires, des principes nutritifs, on parvient à déterminer peu à peu les facteurs qui concourent au meilleur fonctionnement d'un organisme, et ceux qui, dans un état pathologique, contribuent au rétablissement de l'équilibre général. De plus, par l'application de méthodes délicates de fractionnement et d'extraction, on réussit de plus en plus à extraire de ces tissus animaux ou végétaux, les substances catalytiques organiques ou organo-métalliques, telles les alcaloïdes, les vitamines, les hormones, les produits opothérapiques et endocriniens dont l'action biologique est mise à profit dans les méthodes actuelles de traitement.

En plus de fournir à l'étudiant l'occasion de compléter ses connaissances fondamentales, le cours de chimie biologique conduit vers les laboratoires de la clinique, les laboratoires de contrôle de l'hygiène, la bactériologie ou l'industrie biologique. En esquisant ces horizons divers qui s'ajoutent à ceux de la classique officine, la biochimie permet à ses meilleurs disciples d'aspirer à des carrières nouvelles pleines de

promesses. Ceux-là peuvent, de plus, à cause de leur contact avec des domaines nouveaux et toujours renouvelés de la science chimique, acquérir le goût de la recherche, s'acheminer vers des laboratoires où l'on consacre sa vie au progrès désintéressé de la science thérapeutique.

Ici cependant, une réserve s'impose, car la chimie est impuissante à elle seule à assurer le progrès de la pharmacologie. Toute découverte chimique n'est pas susceptible d'application médicale: elle doit au préalable subir la sanction indispensable de la physiologie expérimentale, c'est-à-dire subir son progrès pharmacodynamique.

C'est cette considération qui a sans doute inspiré à l'Ecole de Pharmacie l'idée de fonder une chaire de pharmacodynamie en même temps que celle de chimie biologique. Le mécanisme d'action d'une substance médicamenteuse sur l'organisme est la conséquence d'une série d'influences plus ou moins mesurables qui s'exercent sur un ou plusieurs systèmes physiologiques. Il importe de connaître ces influences afin de déterminer la valeur thérapeutique d'un produit, d'en fixer le mode d'administration, la posologie générale. Il arrive souvent aussi que les techniques chi-

miques soient insuffisantes à doser l'activité ou la concentration de substances d'origine biologique. Il faut recourir, dans ces diverses circonstances, à un réactif de choix qui est l'animal d'expérience. Ces études et ces essais sont l'objet même de la pharmacodynamie.

Sans doute, il n'est pas possible dans les quelques leçons données à l'Ecole de s'initier aux méthodes compliquées de la physiologie générale. Comme toute spécialisation, la pharmacologie expérimentale nécessite la symbiose d'un grand nombre de techniques empruntées à des disciplines scientifiques diverses. Aussi, faute de matériel et de temps, l'Ecole ne peut offrir pour l'instant que l'essentiel dans ce domaine pourtant de grande importance.

Toutefois, grâce à la générosité de la Faculté de Médecine et à la bienveillante hospitalité de son personnel enseignant du laboratoire de physiologie générale, les étudiants en pharmacie pourront désormais recevoir l'enseignement pratique de spécialistes médecins ou biologistes. Tout au moins, l'Ecole peut-elle ainsi s'assurer les démonstrations indispensables à la compréhension des techniques biologiques officielles des pharmacopées anglaise ou américaine.

Une telle collaboration entre la Faculté de Médecine et l'Ecole de Pharmacie, dans des domaines spéciaux de l'enseignement régulier, est parfois fort désirable du point de vue pédagogique. Aussi l'Ecole se sent-elle très heureuse de faire bénéficier ses étudiants en pharmacodynamie de privilèges analogues à ceux que les étudiants en médecine obtiennent d'elle dans le domaine de la pharmacologie. Cet échange de bons procédés ne nuit nullement au prestige des deux institutions, et contribue à créer entre les professions-soeurs, des relations académiques bienfaisantes et fécondes.

On ne saurait exagérer l'importance fondamentale des enseignements de chimie biologique et de pharmacodynamie. Les notions qu'ils comportent sont devenues tout aussi nécessaires au pharmacien que les principes de physique, de chimie ou de pharmacie galénique. Il est indéniable d'ailleurs que le progrès réel de la médecine est lié à la connaissance plus exacte des phénomènes vitaux, et que ceux-ci s'interprètent en grande partie par un ensemble de réactions chimiques complexes dont les manifestations saisissables se calculent par des méthodes physico-chimiques ou physiologiques.

Dans leur état actuel, les programmes conçus suffisent à fournir aux étudiants des indications qui les guideront plus tard dans la pratique de leur profession. Toutefois, ceux qui possèdent le désir très louable — et ce sont eux les premiers serveurs de la science — de devenir disciples de Berthelot, de Pasteur, ou de Claude Bernard devront sans aucun doute acquérir un entraînement scientifique post-scolaire supplémentaire avant de se livrer à leur enviable carrière de recherches. Souhaitons que le nombre de ceux-là s'accroisse rapidement.

D'ici à ce que ces jeunes apôtres se présentent à nous, les laboratoires de l'Ecole deviendront plus vastes, plus nombreux, et plus spécialement aménagés pour les hautes recherches pharmacologiques. Ils seront alors plus aptes à accueillir ces savants qui rêvent de maintenir dans toute sa splendeur et son rayonnement le flambeau professionnel, et cela dans les divers domaines de la science auxquels la pharmacie fait appel chaque jour pour mieux répondre à sa noble mission qui est de soulager la souffrance physique.

Jules LABARRE, D.Sc.,
professeur à l'Ecole de
Pharmacie.

"VOTRE MESSE ET VOTRE VIE"

Ils sont si nombreux ceux qui assistent à la sainte Messe sans y rien comprendre. Ils y assistent passivement, alors qu'ils devraient "dire" leur messe, être "acteurs" et non pas "spectateurs".

Aussi c'est à eux surtout que nous songions quand nous avons fait une nouvelle édition de *Votre Messe et Votre Vie*.

En cette brochure déjà célèbre — à date plus de 300,000 exemplaires en ont été vendus — l'abbé Dutil nous montre comment unir concrètement et pratiquement notre messe et notre vie. Il nous indique en termes simples à la portée des enfants, comment offrir notre travail de chaque jour, nos difficultés de la semaine, nos efforts, nos souffrances, nos peines, nos tristesses et nos joies en un mot comment unir toute notre vie à notre messe. Voilà pourquoi nous voulons tellement qu'elle se répande.

(1) Aux Editions Fides, 430 est, rue Sherbrooke, Montréal. Prix: l'unité: \$0.10 — La douzaine: \$1.00.

Tél. PLateau 7953

Rayon d'Optique et d'Optométrie

J. Al. Benoit Emq.

CHEZ

Al. Benoit - Benoit Protectal Inc.

1617, rue St-Denis Montréal



L'ÉTUDIANT AMÈNE

SES PETITES AMIES
CHEZ

GERACIMO

412 est, rue Ste-Catherine

AIR CLIMATISÉ

LE MORAL DU TUBERCULEUX

La tuberculose est une maladie terrible. Ses répercussions physiques sont effroyables: c'est en effet avec une certaine retenue qu'on prononce dans la société des humains ce mot de tuberculose tout comme celui de cancer d'ailleurs. Nous étudiants, vous médecins, étudiez attentivement les lésions, approfondissez les symptômes, auscultez la machine scientifique pour en pouvoir éteindre les traces ou du moins en atténuer les funestes effets.

Comme interne l'été dernier dans une institution magnifique abritant des centaines de ces malheureux "TiBi" comme ils se nomment eux-mêmes, j'ai percuté des thorax, questionné des malades, découvert des "râles d'internes", prescrit de la codéine; mais toutes ces choses n'ont pas éveillé d'abord en moi autant d'intérêt que les souffrances morales dans lesquelles cette affection plongeait ces grands malades.

Quand on s'achemine pour la première fois dans un corridor, risquant un oeil à droite et à gauche, s'attendant de voir des cadavres rivos à des lits, sans réactions, vivotant dans un lieu de réclusion qu'on imagine de solitude nécessaire, on est vite surpris après avoir excusé certaines chambres de rencontrer des gens apparemment bien portants, sourire aux lèvres, regard soucieux, semblant chez eux, vivant dans un monde naturellement fait pour eux, résolu mais cherchant tout de même chez vous, déjà et à bon droit, une lueur de cette vie que vous semblez en passant si bien supporter mais qu'eux se contentent d'entrevoir comme un objet précieux qu'ils méritent aussi bien mais qu'ils ne peuvent toucher.

On relève chez un tuberculeux des atteintes physiques qui parfois atténuent le fonctionnement de tous les systèmes à la fois: poumons excavés, foie insuffisant, organes endocriniens déséquilibrés, intestins ulcérés, abcès ténaces; et neuf fois sur dix il n'en souffre pas physiquement et ceci se présente chez la majorité des malades. En somme, le tuberculeux même le plus costaud est bien plus démoralisé de cette nécessité d'une activité modérée que de toutes ces lésions organiques qui souvent le laissent dispos et à la longue oublieux.

Il vous arrive un jour au dispensaire un grand frère bâti en athlète qui vous révèle effrayé qu'il a vomi du sang. Hier, il a mangé comme d'habitude, il a travaillé, il a pensé, il a nourri des projets, il a fréquenté ses amis, s'est peut-être fiancé; a hier encore usé ses muscles, cultivé son esprit, grandi son âme pour une vie toujours plus belle — une gorgée de sang remise sans peine signe l'arrêt peut-être définitif de ces facultés, de ces bras qui ce matin sont encore pleins de vie — la fin tant aimée et désirée est disparue; et il ne faut pas dire "à quoi bon"; il faut vivre malgré tout — sanatorium... cure... silence physique... silence intellectuel...

Le pneumothorax, ou l'apicolyse savante proposée, dans les vingt-quatre heures qui suivent, il n'y pensera que pour une fraction de minute; le reste du temps, il devra mobiliser ses forces et son courage à se ligoter, à envisager une vie purement végétative qui n'est pas le fait d'un homme bien-né.

Imaginez sans peine que tous les traitements sont acceptés d'emblée et que s'ils importent pour l'heure à retenir le malade intelligent ils ne suffisent pas toujours à remiser un "cheval de course".

Quand un malade arrive à l'hôpital, le diagnostic est essentiel et le traitement aussi; mais l'imagination et le bon sens du médecin sont bien importants d'abord pour trouver dans un coin du département un endroit où, dans l'aire d'un lit et d'un petit bureau, devra désormais vivre un être, se limiter une personnalité, qu'un concours restreint de circonstances, d'objets et de personnes toujours les mêmes et créées d'avance est toujours sur le point de lui faire oublier la gravité de son cas et de réveiller chez lui toutes les énergies disponibles pour reprendre la vie normale.

Les facteurs qui peuvent aider un malade à envisager ce genre de vie d'une manière ou d'une autre sont nombreux et tiennent à bien des considérations; les uns tiennent au sexe, au milieu familial antérieur, au milieu social qu'il a laissé; les autres à ses loisirs, son degré d'instruction et d'éducation.

ses goûts les plus divers... en somme, tout ce qui antérieurement contribuait à l'entretenir au physique et au moral compte.

La femme par exemple, habituée à une vie plus sédentaire et plus imaginative que l'homme pourra plus facilement se faire à ce milieu. Toutefois, si en laissant sa maison elle a dû mettre ses enfants en tutelle et peut-être même son mari, il est extrêmement difficile de l'immobiliser. De même, pour des fins moins bonnes, une jeune fille aguerrie aux tensions d'une vie mondaine ou louche entrecroisera mal le terme de ses activités parce que derrière elle, elle ne laisse personne qui tienne par des liens vraiment solides à lui conserver son milieu. Elle dira toujours: "s'il ne me reste que deux ans à vivre j'aime autant en profiter". Tandis qu'une mère de famille, forte de l'amour des siens, avouera qu'elle préfère s'astreindre à la cure qu'elle fera d'ailleurs admirablement pour retourner ensuite chez elle reprendre sa besogne: sa santé en vaut la peine.

Les hommes eux, agissent différemment. On dirait qu'un plus grand nombre sont encouragés à guérir quoique souvent, de caractère naturellement plus turbulent, ils semblent faire les choses moins sérieusement. D'ailleurs, quels qu'ils soient ils pourront toujours seuls revenir à leur vie ancienne: on dirait que l'homme, lui, peut s'arrêter pour continuer et même recommencer; la femme, elle, envisage la trêve comme un risque qui peut troubler sa vie à tout jamais. Et vous avouerez qu'une fiancée atteinte de tuberculose voit son avenir plus sombre aujourd'hui qu'un fiancé dans les mêmes conditions. Celui-ci peut encore prétendre — elle, elle devra attendre et plus elle avancera en âge, avec un tel état, plus elle devra écarter de sa pensée la possibilité d'être choisie de nouveau.

Le fait est qu'à l'entrée d'un malade, tout doit être judicieusement mis en oeuvre par le médecin pour garder son patient à l'hôpital s'il veut le traiter; et pour cela sa psychologie a bien souvent plus de succès que sa science. Puisqu'il s'agit fréquemment d'une moindre occasion pour acheminer le tuberculeux vers la pensée de rentrer chez lui, le mé-

decin averti suivra tacitement les développements et interviendra à temps et sans contraintes. Etablir pour cela une règle est vraiment difficile; parce qu'une fois, il devra user de ses connaissances scientifiques pour convaincre, une autre fois, développer des qualités de ménagère pour contourner l'obstacle. Il lui faut changer l'allure de ses paroles et de ses actes avec chaque malade: sourire, sympathiser, savoir user de sévérité, comme être doux au moment opportun et comme toujours devancer la tempête.

Tout concourt à amener chez le malade chronique des réactions mentales particulières et diverses: c'est ce qui rend la tâche difficile. Et quand on pense que le fait de placer un tuberculeux en humeur de vivre en est, on peut le dire, pour presque tout dans sa thérapeutique il vaut la peine de mettre de l'avant ses possibilités morales et psychiques.

J'ai remarqué que presque les trois quarts du temps de la visite du matin à l'hôpital étaient souvent consacrés à régler toutes sortes de petits problèmes extra-médicaux qui demandaient de la part du chef un sens moral et social avancé; mon patron, le docteur Vidal, était particulièrement bien entraîné à cela et le fait d'être surnommé par ses patients "papa Vidal" dit quelque chose.

Après la frayeur des premiers jours, le tuberculeux en effet vient à parler de ses lésions, de sa caverne, comme de son couteau de poche et de ses lunettes; et la raison de sa persévérance à demeurer à la cure et à l'hôpital réside bien souvent dans la sincérité et la personnalité de son médecin qui traite avec lui tous les jours — il ne s'en lasse pas et souvent après être retourné dans sa famille, il lui écrit et le fréquente de bon gré.

Le moral du tuberculeux, quel qu'il soit, doit donc toujours être l'objet de sollicitude franche et constante de la part du médecin et c'est à lui presque seul qu'incombe ce devoir; et veuillez croire que cette manière d'agir console bien son cœur de médecin; et sa science aussi s'en trouve bien.

Roger BEAULIEU, interne

"LA VIE INTELLECTUELLE"

Les Editions Fides viennent de réimprimer "La Vie Intellectuelle" du R. P. Serpillanges. Il est intéressant de lire la critique que donne de ce volume Yves de la Brière dans la revue "les Etudes".

"Aux dernières pages du présent volume, on pourra lire: "Si tu suis cette marche, dit saint Thomas à son disciple, tu porteras dans la vigne du Seigneur des verdures et des fruits utiles tout le temps de ta vie. Si tu pratiques ces conseils, tu attendras à ce que tu désires. Adieu." Le R. P. Serpillanges a bien choisi la citation, car on ne saurait plus heureusement définir les services que rendra aux travailleurs de l'esprit son charmant volume.

Ce sont des pages évocatrices, pénétrantes et suggestives de réflexions fécondes, que l'éminent maître consacre à la vocation et aux vertus d'un "intellectuel" chrétien, à l'organisation de la vie, au temps et au champ du travail de l'esprit, à la lecture, à l'organisation de la mémoire, au classement des notes, au labeur de création et de composition.

Plusieurs formules sont particulièrement expressives: "La vérité est toujours neuve. Comme l'herbe du matin, qu'une délicate rosée recouvre, toutes les vertus anciennes ont envie de reflorir. Dieu ne vieillit pas. Il faut aider ce Dieu à renouveler, non les passés ensevelis et les chroniques éteintes, mais la face éternelle de la terre" (p. 21).

Avec l'utilité précieuse d'un recueil de sages conseils, le R. P. Serpillanges nous procure ainsi le charme le plus délicat du bien dire."

(1) En vente aux Editions Fides, 430 est, rue Sherbrooke, Montréal. BElair 1026. Par la poste: \$1.00.



A LA COMEDIE DE MONTREAL

"L'AIGLON"

Le rappel des souvenirs de notre enfance est toujours agréable. C'est pourquoi le même plaisir est sans cesse renouvelé à la lecture des contes de Perrault ou à la narration par une petite sœur des "Aventures d'un bon petit diable" ou des "Malheurs de Sophie". Ce retour vers le passé nous ramène dans un monde extrêmement vaste, créé au temps où les jours nous paraissaient si longs et dont nous conservons une profonde empreinte.

Et de ce monde fait de contes de fée et de fables se détache une histoire qui nous avait plu particulièrement. Peut-être était-ce dû à son fond de vérité tiré de la réalité ou encore à son héros, presque un enfant comme nous. Nous connaissons déjà le grand Napoléon, ses nombreuses victoires, sa fin misérable à Sainte-Hélène, mais nous ignorions tout à fait les détails de son succès et surtout l'existence de son fils. Aussi, quelle révélation quand nos yeux tombèrent pour la première fois sur la grosse édition illustrée de **L'Aiglon**, dont ils ne se relevèrent qu'après la lecture faite du dernier vers. Nous étions littéralement transporté, bien qu'un peu déçu par le dénouement, que nous oubliions aussitôt pour nous laisser aller à rêver sur toute la gamme des conditionnels: "Si l'odieux Metternich n'avait pas existé..." "Si les Anglais n'avaient pas tué Napoléon..." (nous étions alors certains de leur odieuse culpabilité). "Si les policiers étaient parvenus trop tard à Wagram..." et pour ensuite, quittant les "si", imaginer un règne glorieux de Napoléon II, empereur des Français, encore plus grand que son père, puisque, nous en étions convaincus, il aurait repris le Canada à l'Angleterre, geste que n'avait pas eu Bonaparte et qui avait dérivé notre conscience d'enfant où la France privée du Canada représentait un tout incomplet.

Des six actes, nous n'avions pas senti à la lecture les longueurs et les lourdeurs qui subsistent encore à la scène malgré les coupures. Nous n'avions pas remarqué l'inutilité dramatique de la plupart des trop nombreux personnages, ni la beauté de certains vers, ni l'excessive banalité et le prosaïsme de certains autres. Bref, nous n'avions pas discerné les très nombreux défauts et les quelques rares qualités. Nous n'avions fait que lire l'histoire d'un enfant et cette histoire nous avait permis d'imaginer un beau rêve.

Et c'est sans doute le rappel de ce rêve, de ce sentiment d'enfant en nous, qui continue la vogue de **L'Aiglon** et nous fait à chaque représentation haïr à nouveau Metternich et Sedlinski, applaudir frénétiquement aux tirades connues par cœur, écoutées cependant d'une oreille toujours neuve, et même essuyer une larme quand le duc de Reichstadt meurt.

Pourtant, à bien y songer, toute cette pièce est un peu ridicule parce que mélodramatique. Dans une autre sphère sociale, l'Aiglon toujours en butte aux vexations de Metternich, n'est-il pas assimilable aux pauvres orphelins tyrannisés par les méchants, comme les met en

scène un d'Ennery ou un Xavier de Montépin, respectivement auteurs des "Deux orphelins" et de "La porteuse de pain"? Et cette scène de Wagram où les voix des morts montent de la coulisse, où la plainte crie et chante, n'est-elle pas d'une cocasserie excessive?

Cependant aucun de ces défauts ne provoque l'hilarité qui ne manquerait pas d'être inextinguible si on les retrouvait dans toute autre pièce.

Le public venu à **L'Aiglon** n'est là en somme que pour revivre cette histoire qu'il a rêvée chacun à sa manière, et pour retrouver dans l'interprétation une correspondance à cette illusion qu'il s'est faite, sans se soucier de ces défauts qu'il connaît trop bien ou qu'il ne se donne pas la peine de distinguer.

La représentation de **L'Aiglon** donnée par la **Comédie de Montréal** n'a pas dû manquer de décevoir la partie de l'assistance venue pour y retrouver la traditionnelle mise-en-scène. Pour notre part, nous avons été heureux de constater l'effort fait pour rendre plausible toute cette grande machine et nous devons tout particulièrement en féliciter Paul Gury, qui en a assumé la direction artistique, et les principaux interprètes.

Pour sa part, Sita Riddez, dans le rôle-titre s'est efforcée de rendre humain son personnage, mettant de côté le prince tuberculeux et brailleur qui tousse constamment (ou quand l'interprète y pense) pour traduire le mal physique qui le mine par une attitude de lassitude et le mal moral, par l'ironie, l'émotion vraie ou même la colère sans jamais toutefois dépasser la mesure pour tomber dans l'exagération tant à craindre. François Rozet, en Metternich, délaissant la traditionnelle défroque de "méchant", compose tout en nuance son personnage et nous y fait même distinguer un peu de bonté qui rend parfaitement vraisemblable sa phrase prononcée à l'instant où l'Aiglon vient de pousser le dernier soupir. Enfin, Pierre Durand a obtenu le succès habituel réservé au rôle de Flambeau sans avoir recours au funeste pathos.

Quant aux personnages secondaires, dont il serait trop long d'énumérer ici tous les noms, ils ne détonnent pas, mais ne brillent pas plus que du pâle éclat dont Rostand a doré leurs rôles.

La grande faiblesse réside certes dans les emplois de troisième ordre n'ayant que quelques mots à dire et les prononçant avec un accent un peu gras, faussant nettement avec le sujet du drame et l'ensemble. Il convient aussi de signaler la figuration remplie par quelques membres du Jeune Colombar et de l'école dramatique du M.R.T. Français qui n'ont pas manifesté les maladroites désastres propres aux débutants.

Dans l'ensemble, nous pouvons considérer cette représentation de **L'Aiglon** comme un spectacle monté avec soin selon l'habitude de la **Comédie de Montréal**. Et ayant vu ce qu'on a pu faire avec ce drame inférieur nous nous attendons avec plaisir à la certitude d'un grand succès les représentations de **Jeanne d'Arc**, dirigée et jouée par Ludmilla Pitoëff.

Charles DUMAS

CHOEUR DE CHANT de l'U. de M.

Le Conservatoire National de Musique est à former à l'Université un chœur de chant.

Ceux qui aimeraient d'en faire partie sont priés de communiquer avec le Professeur Edouard Wooley et de se

rendre au Conservatoire, rue St-Denis, 1700, mercredi soir à 8 heures 30.

Tous les étudiants sont invités. Le succès du chœur de chant de l'U. de M. ne dépend que de vous.

Pour renseignements: HA. 9934.

CONCERT POUR LES ÉTUDIANTS

Grâce au distingué patronage de Son Honneur le Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec, Sir Eugène Fiset, aux précieux concours des autorités fédérales, provinciales et municipales, le concert que donnera La Cantoria, sous la direction de M. Victor Braut, professeur honoraire à l'Université de Montréal, le samedi après-midi 14 février, à l'Auditorium du Plateau, revêtira un cachet tout particulier. Le programme de ce concert portera sur "Le Chant du Monde" de l'Antiquité à nos jours; programme préparé à l'intention des maisons d'éducation et des groupements qui s'intéressent à la musique dont les directeurs recevront des invitations sur demande.

La Cantoria, membre du Metropolitan Opera Guild, est avantageusement connue des radiophiles, par le concours qu'elle apporte à nos diverses sociétés artistiques et par ses concerts qui furent présentés à l'Université de Montréal, à l'Université McGill, au Master Institute de New-York, aux Festivals du Pacifique Canadien, aux Ladies Morning Musical Club, à l'Orchestre de Montréal et enfin sous les auspices de la Société d'Études et de Conférences.

Les billets sont en vente à la maison des Etudiants, 539 est, rue de Montigny.

Prix: orchestre, 50c; balcon, 25c.

GAI LON LA... MARIONS-NOUS!

Les peuples sont en guerre, le monde est bouleversé, les vies sont en danger... et ils argumentent!

Thémis est père d'une famille vraiment typique; ses fils sont tous doués d'un incontestable talent oratoire (bon sang ne peut mentir), mais ils l'utilisent chacun vers leurs penchants et leurs aspirations.

En l'occurrence, deux équipes se sont formées et, ce 15ème jour de janvier 1942, sur la scène de l'Auditorium du Plateau, se déroule une guerre miniature: un débat.

"MARIAGES DE GUERRE"! — L'Université de Montréal se prononce pour la négative, tandis que l'Université McGill vote affirmativement.

MM. Stalker et Gadbois, procureurs de ce noble sentiment: l'amour; nous donnent franchement leur opinion sur ce sujet. Les avantages, à leur avis, ont majorité sur les désavantages. Leurs allégués sont d'autant plus sincères qu'ils plaident une cause qui, un jour, sera peut-être la leur, celle de tous les Carabins. Là-bas, sur le front, et ici, au foyer, un amour noble et beau, un amour sanctifié par le mariage, doit relier les pensées: lui songe à elle — elle à lui. Le triste souvenir des adieux est atténué par l'espoir d'un retour prochain.

L'avenir, que sera-t-il? ... "Hier n'est plus, demain n'est pas encore venu, c'est aujourd'hui que nous sommes, c'est aujourd'hui qu'il faut vivre". Il faut tenter sa chance; "Qui risque rien n'a rien".

La voix de l'amour est enjouée, insinuent MM. Robitaille et Beauchemin, défenseurs de la froide raison. Exposé à perdre un bonheur qui nous est offert aujourd'hui, il faut attendre ce même bonheur, plus calme et plus tranquille; attendre des jours, des mois, des années, peut-être toujours! "Mieux vaut prévenir que guérir". Prévenir une vie avec un infirme, un fou ou un gazé; prévenir une vie avec un homme ruiné physiquement et moralement; prévenir une vie avec un homme que la séparation et le temps nous aura rendu tout à fait indifférent sinon antipathique.

Mais notre vingtième siècle a encore de ces femmes de cœur qui savent consoler, guérir et aimer. Le jury le sait et son jugement le prouve.

MARIONS-NOUS, si le cœur nous en dit: "l'amour est enfant de bohème qui n'a jamais connu de loi", et ce n'est pas la guerre qui s'instituera "législateur" en la matière!

MARIONS-NOUS, aujourd'hui; demain, il sera trop tard!

GISELE

QUELQUES MINUTES AVEC

LUDMILLA PITOËFF

C'est déjà à l'oeuvre avec les figurants qui, la veille encore, jouaient l'Aiglon, et leur expliquant consciencieusement leur emploi que nous avons rencontré madame Pitoëff. Avant même les présentations d'usage et l'expression du but de notre visite, sa figure exprimait déjà la bienvenue à celui qu'elle prenait sans doute pour un interprète en retard. Dès cet instant notre sympathie lui fut gagnée parce que nous avions l'assurance de ne pas être devant ce sourire factice et cette politesse que déploient certains artistes dès qu'ils se savent devant un représentant de la presse.

Ce qui frappe tout d'abord en Madame Pitoëff c'est l'expression de parfait équilibre qui baigne la figure dont les traits tout délicats ne semblent exister qu'en fonction des yeux où se lit une profonde bonté et qui semblent contempler un ciel infini loin en avant d'eux.

Avant nous connaissance et après avoir vu en un coup d'oeil quelques photos des décors de Jeanne d'Arc, je demandai à Madame Pitoëff de me répéter tout simplement ce qu'elle avait déjà dit à un précédent interview l'après-midi même.

"Oh! vous savez", me dit-elle, "je n'ai rien dit, je n'ai pas eu le temps..."

Evidemment, elle avait raconté son voyage, son départ de France, puis l'Espagne, le Portugal, la traversée et enfin New-York, et Montréal. Mais, pour elle, tout cela n'avait pas été "parler". Elle aurait voulu sans doute discuter plutôt art dramatique, exposer ses théories, ses points de vue, ses rêves. Mais voilà, le temps avait faussé compagnie, et on n'avait pas pu "parler". Je me promis alors en moi-même de lui faire dire toutes ces choses qu'elle n'avait pas pu nous faire connaître, mais auparavant, je m'informai de ses débuts dans l'art dramatique et des raisons qui l'y avaient poussée.

"J'étais fille unique", dit-elle, "et la perspective de me marier et de vivre bêtement ma vie sans jamais n'avoir rien accompli qui vaille ne me souriait guère. Je résolus de voyager, et je partis avec ma mère. J'étudiai les langues et je vins à Paris où je fis des lettres, et de la diction avec Paul Mounet, mais pas longtemps. C'est alors que je rencontrai George Pitoëff..."

"Faisait-il déjà du théâtre?"

Charles DUMAS

S P O R T S

QUILLES INTER-FACULTÉS

Mardi dernier, la ligue a recommencé ses activités à l'Académie de Quilles Centrale, en jouant la deuxième partie de sa cédule. A cette occasion l'équipe des Sciences a rencontré celle de Chirurgie-Dentaire dans une joute que cette dernière a gagnée par le compte de 3 à 1; alors que les H.E.C. "B" ont vaincu celle de Polytechnique par 4 à 0. Dans la dernière joute au programme la lutte fut des plus disputée entre l'Opto-Pharmacie et les H.E.C. "A" pour finalement se partager les honneurs de la soirée en faisant joute nulle avec 2 à 2. La Médecine et le Droit qui devait se

rencontrer aussi ce soir-là n'ont pu le faire parce que l'équipe du Droit était l'invitée d'honneur à la course au Trésor; cette rencontre aura lieu plus tard.

Meilleurs triples de mardi dernier:

Ste-Marie, Opto-Phar... 452
Barette, H.E.C. "B"... 450
Baribeau, Chir.-Dent... 440
Lamoureux, Opto-Phar. 406
Trubiano, Sciences... 401

Prochaines rencontres:
Opto-Phar. vs Poly., allées 5-6
Chir.-Dent. vs Méd., allées 7-8
Sciences vs Droit, allées 9-10
H.e.c. "A" vs H.e.c. "B", al. 11-12

QUILLES INTER-FACULTES

SEMI-FINALE

SAMEDI LE 24 JANVIER A 2 HRES 30

A L'ACADEMIE de QUILLES CENTRALE

POLYTECHNIQUE vs H.E.C. "A"

CHIRURGIE-DENTAIRE vs DROIT

Venez en foule supporter vos confrères.

HOCKEY INTER-FACULTÉS

LE 16 JANVIER

PREMIERE PARTIE

H.E.C.-O.-Phar 2 — vs — C.D.-Droit 3

Laperrière	Buts	Fleury
Bleau	Défenses	Desparois
Blanchard	Défenses	Bergeron
Casavant	Centre	Marcotte
Labelle	Ailes	Guévremont
Dussault	Ailes	Raymond
Bérard	Substituts	Grégoire
Joyal		Courtemanche
Dugal		Trépanier
		Gaudette
		Brouillet
		Gendron
		David

DEUXIEME PARTIE

Méd.-Sc. 6 — vs — Poly. 7

Laramée	Buts	Méthot
Lalande	Défenses	Noiseux
Landry	Défenses	Laverdure
Martin	Centre	Dumont
Brisebois	Ailes	Béland
Beaulieu	Ailes	Godbout
Tremblay	Substituts	Baribeau
Leduc		Rochon
Noiseux		Drouin
Matte		Mayette
Cardin		Théault
Joyal		

1ère PÉRIODE
Poly: Dumont, (Béland), 2 minutes.
Poly: Béland, (Laverdure), 6 minutes.
Méd.-Sc.: Joyal (Cardin, Noiseux), 11 minutes.

2ème PÉRIODE
Méd.-Sc.: Cardin (Brisebois, Tremblay), 9 minutes.
Méd.-Sc.: Leduc (Martin), 12 minutes.
Punitions: Laverdure: (2).

1ère PÉRIODE

H.E.C.-Op.-Ph.: Bérard, 11 minutes.

2ème PÉRIODE

C.D.-Droit: Gendron, 4 minutes.

3ème PÉRIODE

H.E.C.-Op.-Ph.: Dussault (Casavant), 6 minutes.

C.D.-Droit: Gendron, (Bergeron), 14 minutes.

C.D.-Droit: Desparois, 17 minutes.

4ème PÉRIODE

Poly: Baribeau (Rochon), 7 minutes.

Poly: Béland, 9 minutes.

Méd.-Sc. Brisebois (Martin), 10 minutes.

Poly: Drouin, 11 minutes.

Poly: Baribeau, 14 minutes.

Méd.-Sc.: Leduc, 16 minutes.

Poly: Mayette, 17 minutes.

Méd.-Sc.: Leduc, 18 minutes.

Punitions: Lalande, Béland.

POSITION

DES EQUIPES

J G P N PP PC Pts

Poly..... 3 2 0 1 12 9 5

C.D.-Droit..... 3 2 1 0 9 9 4

H.E.C.-Op.-Ph..... 3 1 1 1 10 6 3

Méd.-Sc..... 3 0 3 0 11 18 0

Gazette artistique

VARIÉTÉS LYRIQUES Monument National	"Ciboulette" de Reynaldo Hahn en soirée les 22, 23, 24 et 25 janvier
LA COMÉDIE DE MONTRÉAL Monument National	"Le vrai Procès de Jeanne d'Arc" avec Ludmilla Pitoëff
LES COMÉDIENS DE L'ARCADE	"Une femme" semaine du 25 janvier
LES CONCERTS SYMPHONIQUES DE MONTRÉAL le 27 janvier	chef: Désiré Defaux soliste: Arthur Leblanc
AU PLATEAU le 3 février	Brailowsky
LES COMPAGNONS DE ST-LAURENT	"Noé" d'André Obey les 5, 6 et 7 février
ÉCOLE SUPÉRIEURE DE MUSIQUE D'OUTREMONT	prochain concert le 7 février
CINÉMA ST-DENIS	La Tradition de Minuit Prends la route



LE Rendez-vous DES ÉTUDIANTS

PRIX SPÉCIAL SUR PRÉSENTATION DE LEUR CARTE D'ÉTUDIANT

3 LIGNES POUR 25¢ JUSQU'À 6.00 P.M.

L'ACADÉMIE DE QUILLES CENTRALE

COIN ST-DENIS ET ST-CATHERINE

CONSEILS À UN FUTUR ÉTUDIANT EN PHARMACIE

Vous m'avez écrit, mon jeune ami, que, pour des raisons de convenance personnelle, vous songiez à faire à l'Université de Montréal vos études de pharmacie. Vos goûts vous y portent et l'on vous assure d'ailleurs que vous avez toutes les aptitudes requises pour réussir dans cette profession. Je m'en réjouis bien sincèrement et je vous félicite de votre décision. Avoir devant soi de bonne heure un but défini, c'est un avantage indéniable car rien n'est plus pénible que d'arriver à l'âge où le choix d'une carrière s'impose et de ne savoir pas de quel côté se tourner. Il faut prendre une décision mais l'on hésite, dans la crainte, très naturelle, de regretter plus tard de s'être engagé dans une voie qui n'était pas celle qui nous convenait. Il y a dans cette incertitude et dans le malaise qui en résulte, quelque chose de douloureux. Cette épreuve, c'en est une réellement, que beaucoup de jeunes gens rencontrent, vous est épargnée. Vous voyez clairement où vous voulez aller et c'est avec sérénité, l'esprit tranquille, que vous avez formé votre résolution. Voilà qui est fort bien et d'un heureux augure.

Vous ne vous bornez pas à me faire cette confiance. Vous me demandez des conseils: ayant encore devant vous deux ou trois années avant de vous inscrire à l'Ecole de Pharmacie, vous me priez de vous dire comment vous pourriez le mieux vous préparer à faire de bonnes études professionnelles.

Je suis très touché de votre confiance et je veux y répondre avec la plus entière sincérité, aussi clairement que je le pourrai, sans faux-fuyant, mais sans vouloir pour autant vous proposer un programme détaillé d'études préparatoires. Il faut voir les choses de plus haut et poser en quelque sorte des principes dont vous pourrez tirer vous-même toutes les conséquences qu'ils impliquent.

Avant toute autre chose, vous devez vous préoccuper de bien connaître votre langue maternelle, le français. Cela n'est pas si facile qu'on le pense. Bien des gens ne possèdent qu'un vocabulaire réduit à l'excès; beaucoup de mots qui devraient leur être familiers les déconcertent. S'ils ne leur sont pas inconnus, ils n'en saisissent pourtant pas tout le sens, faute de s'être appliqués, quand ils les rencontraient, à en déterminer l'exacte valeur intellectuelle. Déplorable paresse, qui nuit

irréremédiablement au développement de l'esprit. Elle engendre un laisser-aller lamentable dans la façon de s'exprimer et, finalement, une indigence véritable de la pensée même. Nous avons besoin de mots pour parler et pour écrire; pour penser seulement, sans doute. Ces mots ont chacun leur signification précise; ils ne sont généralement pas interchangeables; il faut donc en avoir un grand nombre à sa disposition et ne les employer qu'à bon escient.

Il ne s'agit pas pour y arriver de dresser des listes de termes extraits du dictionnaire ou de compilations analogues et de les apprendre par cœur. Cela peut avoir du bon mais ce procédé, quelque peu puéril, est dangereux car la valeur des mots varie avec leur contexte, avec les circonstances dans lesquelles on les emploie. Ce qu'il faut connaître, c'est le sens que chacun d'eux peut prendre dans une phrase. Autrement dit, pour arriver à connaître le français, il faut lire, lire beaucoup et, autant que possible, ne lire que de bons auteurs.

Il faut avouer, d'ailleurs, que peu de personnes savent lire parce que peu de personnes s'en donnent la peine. Il y a des gens qui lisent trop vite: les signes imprimés éveillent alors dans leur esprit des idées qui ne sont pas celles que l'auteur a exprimées. Ils sautent des mots ou bien inconsciemment leur en substituent d'autres; ils négligent de tenir compte de la ponctuation; ils passent à toute vapeur, si j'ose dire, sans tenir compte des aiguillages: comment s'étonner qu'ils tombent dans un contre-sens? D'autres lisent trop lentement: les arbres leur cachent la forêt. Chaque phrase individuelle a été comprise; pourtant l'ensemble d'un paragraphe, d'une page, a fortiori d'un chapitre, n'a pas été saisi parce que l'association des idées ne s'est pas faite quand il le fallait...

Je devine, mon cher ami, que vous vous impatientiez un peu et que vous protestiez in petto que vous savez lire. Je n'en doute pas et m'excuse d'avoir lâché la bride à ma plume qui s'est élançée vers des considérations générales qui ne s'appliquent pas à votre cas particulier.

Il y aurait encore bien des choses à dire sur la façon d'apprendre le français, mais vous me faites signe de m'en dispenser. Je le veux bien... sans pouvoir m'empêcher de vous recommander d'y songer.

Naturellement, c'est en vue de la formation même de l'esprit et du développement de ses facultés logiques que j'ai tout d'abord insisté sur la connaissance de la langue. Il faut maintenant envisager les exigences propres à l'étude de la pharmacie.

Vous ne serez pas surpris de m'entendre vous dire que cette profession repose sur l'observation et l'expérimentation; les propriétés thérapeutiques ou pharmacodynamiques des médicaments, les formes sous lesquelles il convient de les administrer, les choses qu'il ne faut pas dépasser, tout cela n'a été connu qu'à la suite d'essais plus ou moins systématiques où, pendant des siècles, l'empirisme a tenu une large part. La chimie s'élaborant comme discipline scientifique est venue mettre de l'ordre dans la masse cahotique des faits que l'homme avait colligés. Elle a révélé la nature des produits actifs, découvert de nouvelles façons de les préparer, exploré méthodiquement leurs procédés, orienté les recherches relatives à leur utilisation dans le domaine de la biologie; elle a suggéré la création de corps que la nature ne nous offre pas et, par là, considérablement élargi et presque indéfiniment étendu le champ des possibilités d'intervention capables d'influencer l'évolution des maladies vers leur guérison.

N'allez pas en conclure, mon cher ami, avec l'impétuosité de la jeunesse, que c'est surtout à l'étude de la chimie que vous devez vous appliquer au collège. Je n'en suis pas le moins du monde persuadé. Il est très bon, cela va sans dire, que vous ayez quelques notions de chimie — surtout des idées claires sur les fondements de cette science — avant de vous inscrire à l'Université: cela vous permettra de mieux vous assimiler, dès les premiers cours, l'enseignement qui vous sera donné. Mais c'est l'Ecole de Pharmacie qui vous dispensera l'essentiel de la chimie pharmacologique et de la chimie physiologique — après l'étude, nécessaire, de la chimie générale. N'essayez pas d'anticiper: chaque chose en son temps. Le résultat d'efforts prématurés, insuffisamment préparés, serait dérisoire — ou ne justifierait pas la peine que vous auriez prise.

Il y a beaucoup mieux à faire.

Ce qui arrête la plupart des étudiants en pharmacie c'est de ne pas

connaître assez bien les mathématiques élémentaires. A des esprits superficiels, cela peut paraître singulier. C'est qu'ils ignorent que les mathématiques sont un instrument, un merveilleux outil dont on s'aide pour étudier la physique et la chimie. Assurément l'outil tout seul, c'est trop peu. Mais que faire sans outil?... L'artisan le plus habile ne peut s'en passer, ni le créateur artistique le plus génial. Le chimiste a besoin des mathématiques dès qu'il veut approfondir un peu et appliquer utilement sa connaissance de la matière. Le physicien, plus encore.

Je vous conjure donc de ne pas négliger l'étude de la géométrie, de l'algèbre ou même de la trigonométrie: vous en souffrirez plus tard et ne pourriez plus remédier facilement à ces lacunes — tandis que vous pourriez, au besoin, corriger à l'Ecole de Pharmacie même les déficiences de vos connaissances chimiques.

Ce qui serait souhaitable, ce serait d'avoir acquis, au collège, à côté de l'esprit de finesse, l'esprit de géométrie — je veux dire l'aptitude à découvrir de quelle façon les mathématiques peuvent aider à trouver la solution d'une question, d'un problème qui se pose dans le domaine des sciences expérimentales. C'est peut-être trop espérer... mais ne manquez pas de tenir compte personnellement de mes remarques et attachez beaucoup d'importance à votre formation mathématique en tant qu'excellente condition préalable à l'étude de la pharmacie. Je vous assure que vous ne le regretterez pas.

Vous pensez, sans doute, que j'ai fini mon... sermon: qu'il ne me reste plus qu'à vous envoyer mes salutations, mes vœux, et métaphoriquement, ma bénédiction.

Vous vous trompez, mon jeune ami. Il va vous falloir encore un peu de patience ou de persévérance. Car il y a un autre point — moins important peut-être — mais qui l'est assez pour que je ne puisse négliger de vous en parler. Il s'agit de la nécessité pour l'étudiant en pharmacie, au Canada, de posséder une connaissance suffisante de l'anglais.

Vous n'ignorez pas que, dans ce pays, l'exercice même de sa profession par le pharmacien oblige ce dernier à connaître la Pharmacopée britannique aux exigences de laquelle il doit se conformer. Le texte de ce document est en anglais; les commentaires qu'on en a faits ont été le plus souvent publiés en anglais; les ouvrages de matière médicale et de chimie pharmacologique basés sur cette autorité, sont eux-mêmes rédigés en anglais. Il est donc évident qu'il est nécessaire de connaître l'anglais pour se préparer convenablement à la profession de pharmacien au Canada. Il n'en serait évidemment pas de même en France où l'étudiant pourrait faire ses études professionnelles exclusivement en français. Mais là-même, la loi exige de l'étudiant la connaissance d'une langue étrangère en lui imposant d'avoir subi avec succès les épreuves du baccalauréat.

La province de Québec est en Amérique. Le Canada est un pays bilingue. La connaissance de l'anglais est absolument nécessaire non pas même à celui qui pense à l'extension future de ses affaires, mais à celui qui veut se préparer à l'exercice de la profession de pharmacien.

Les circonstances actuelles — en nous privant de livres scientifiques français — rendent plus urgente, même absolument impérieuse cette connaissance pratique suffisante de l'anglais. Il faut pouvoir se servir de manuels écrits en anglais, quoiqu'à l'Université de Montréal l'enseignement se donne en français. Les leçons orales et les séances de laboratoire ne suppriment pas la nécessité de se servir de livres... et les livres n'arrivent plus de France!

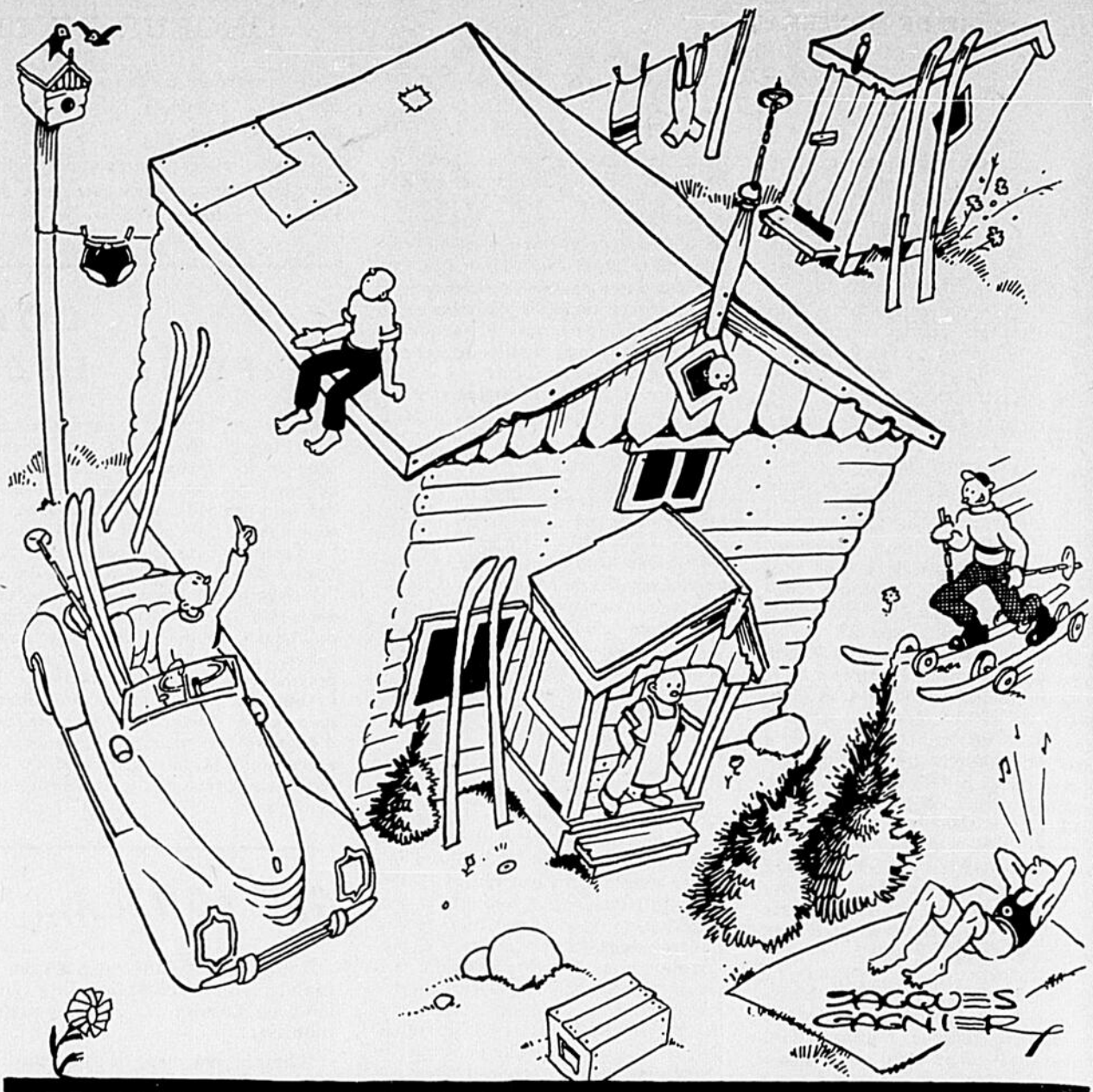
Je crois, d'un autre côté, que vous partagerez mon avis: savoir une langue étrangère ne diminue pas l'amour que nous avons de notre langue maternelle. Cela nous la rend plus chère. Et en étendant nos possibilités de développement, cela ne fait qu'accroître le rayon de notre action et que rendre meilleure notre préparation aux tâches qui nous attendent.

Voilà, mon cher ami, une lettre... un peu longue. Dois-je m'en excuser? Ne m'avez-vous pas prié de vous exposer nettement ma façon de voir sur la préparation "pré-pharmacologique"? Je l'ai fait candidement... naïvement!

J'espère donc, avec confiance, que vous verrez dans ce mémoire (memento!)... un témoignage irrécusable de l'intérêt que je vous porte.

Avec mes amitiés,

Jean FLAHAULT



NOS BELLES FINS DE SEMAINE D'HIVER

LE PHARMACIEN ET LA BACTÉRIOLOGIE

Au milieu des discussions pharmaceutiques, nombreuses et variées, me permettra-t-on d'insérer quelques paragraphes consacrés à la bactériologie. Quelles objections pourrait-on me présenter? Existe-t-il une marge si grande entre ces deux sciences pour ne pas les ranger côte à côte? Je ne le crois pas, puisque la chimie est à la base de la pharmacie comme de la bactériologie. De plus, les pharmaciens dispensent à profusion des comprimés ou des sirops, des vaccins ou des sérums pour combattre les maladies causées par les microbes. Il me semble donc à propos de jeter quelques regards sur ce vaste domaine de la bactériologie.

A l'oeil nu, les microbes sont invisibles sauf quand ils forment des colonies. La découverte du microscope en 1591 par Hens et Jensen a permis de déceler ces organismes. Grossis plusieurs centaines de fois ils donnent l'impression qu'aurait une personne examinant une rue de New-York du haut de "l'Empire State Building". Les moyens de recherches alors à la disposition des savants, ne permirent pas de découvrir les caractéristiques de ces êtres minuscules, pourtant si redoutables. Cent ans s'écoulèrent avant que Leewenchoek reconnût aux microbes leurs propriétés. Depuis, Pasteur, Lister et Koch pour ne citer que ceux-là, s'illustrèrent par leurs travaux et leur esprit d'observation. Retracer toutes les étapes de la bactériologie serait fort intéressant et je m'excuse de passer sous silence de si belles pages dans le progrès des sciences pour en arriver à des observations pratiques se rattachant particulièrement au domaine pharmaceutique.

Un premier avantage de la connaissance des réactions biochimiques des microbes fut la mise au point des milieux nécessaires à leur isolement, à leur culture et à leur identification. De même qu'il existe des substances capables de favoriser leur développement, la science a permis la réalisation de produits synthétiques susceptibles d'arrêter leur multiplication, partant de les détruire. Tels les sulfonamides de la série aromatique et hétérocyclique, ou les combinaisons du thiazol et de la quinoléine très efficaces dans les infections contre les microbes

du type des cocci. C'était un immense progrès. Seulement l'administration d'un médicament par voie buccale est facile, comode, par contre, elle est souvent d'une efficacité trop lente à se manifester. S'il faut une action immédiate, la voie intraveineuse ou intramusculaire est nécessaire. Il importe alors d'injecter des solutions stériles et les méthodes de préparation comme de contrôle de ces produits font appel aux techniques bactériologiques.

Sous un autre aspect la bactériologie rend de grands services à l'humanité. Par les temps de guerre actuels, tout le monde parle d'épidémie à cause de l'allée et venue de voyageurs des pays étrangers. Peut-être ne soupçonne-t-on pas qu'il existe une immunité naturelle c'est-à-dire qu'un individu sans aucune intervention extérieure se trouve dans un état de non réceptivité pour tel ou tel microbe. Si les individus sont vulnérables à tous les autres microbes, il existe fort heureusement, des moyens pour les protéger. L'immunité active peut être acquise. Ainsi les rhumes, gripes ou les maladies infectieuses se préviennent en faisant usage des vaccins. L'immunité s'installe lentement car la

personne fabrique ses propres anticorps. Dans les cas graves, où il faut agir rapidement on a recours aux sérums provenant du sang de chevaux préalablement immunisés par les vaccins. Les propriétés préventives des sérums dans les cas de maladies contagieuses sont excellentes, citons comme exemple la diphtérie, mais l'immunité conférée est beaucoup moins durable que celle des vaccins.

La préparation de ces produits bactériologiques, vaccins, sérums ou autres, exige des locaux spacieux, un outillage approprié, une main d'oeuvre minutieuse. Il y a place ici pour des manipulateurs aux doigts agiles, à l'oeil clair et vif. L'étudiant pharmacien, par sa formation générale, son entraînement à la manipulation de petites quantités, à des mesures précises, est tout qualifié pour poursuivre des études dans le domaine de la bactériologie. Je lance donc un appel à tous ceux de mes confrères que le commerce n'intéresse pas particulièrement, je leur dis de ne pas oublier que le pharmacien peut beaucoup dans le domaine des sciences s'il veut s'en donner la peine.

Lucien ROY

CIGARETTES

GRADS

DOUCES POUR LA GORGE

L.O.GROTHÉ LIMITÉE

SPÉCIALITÉ

HABITS A LOUER OU À VENDRE

POUR TOUTES OCCASIONS
où l'habit noir est de rigueur



M. A. BRODEUR
MARCHAND TAILLEUR

28 est, rue Notre-Dame
Lancaster 2776